junior

marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

# Mission à Orly



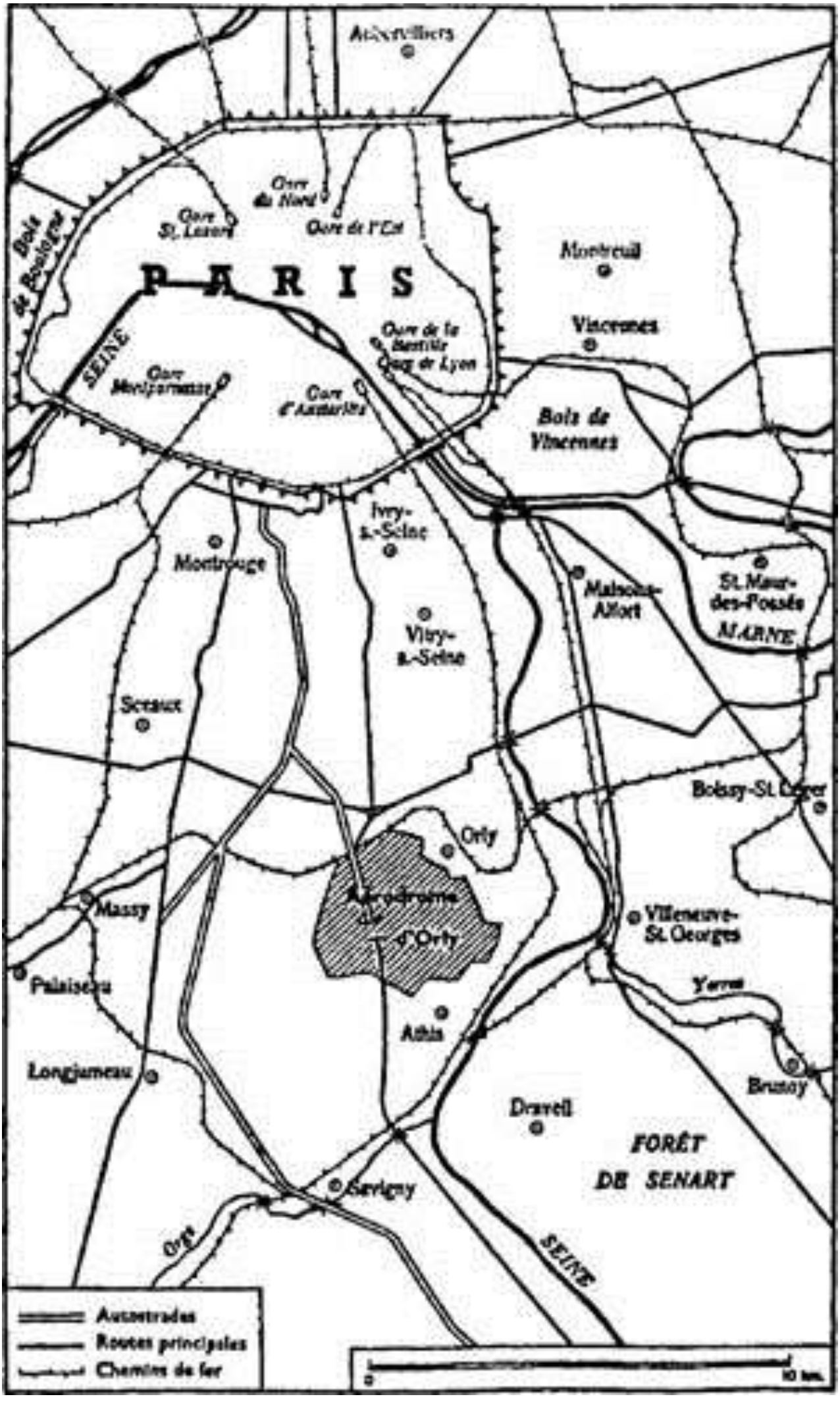
HENRI VERNES

# BOB MORANE

## MISSION À ORLY




MARABOUT


PARIS
SEINE
Montreuil
Vincennes
Bois de Vincennes
Ivry-s.-Seine
Montrouge
Vitry-s.-Seine
Malakoff-Alfort
St.Maur-des-Fossés
MARNE
Sceaux
Massy
Palaiseau
Orly
Aérodrome d'Orly
Villeneuve-St.Georges
Yerres
Athis
Longjumeau
Brunoy
Draveil
FORÊT DE SENART
Savigny
Orge
SEINE
Autostrades
Routes principales
Chemins de fer
10 km

# Chapitre I

Bob Morane s'ennuyait, et ce n'était pas assurément parce qu'il manquait de souvenirs à ressasser, avec le passé mouvementé qui était le sien. Mais, justement, il n'était pas de ceux-là qui ressassent leurs souvenirs. Jusqu'à présent, il n'en avait pas eu le temps, bousculé qu'il était par une existence aventureuse ; et, maintenant qu'il disposait d'un peu de loisir, il s'apercevait qu'il n'en avait pas pris l'habitude.

En robe de chambre, ce matin-là, dans son appartement du huitième étage, quai Voltaire, à Paris, Bob allait d'un fauteuil à un autre, d'un bouquin policier à un roman d'Hemingway, qu'il relisait pour la dixième fois peut-être. Sur l'électrophone automatique, les disques claquaient à intervalle régulier, faisant alterner du Bach et du Duke Ellington, Mahalia Jackson et Billie Holiday.

— Si seulement je pouvais aller faire un tour, murmura Morane. Mais il pleut tellement que je serais aussitôt trempé comme un hameçon au travail…

En effet, sur les vitres, la pluie crépitait, tissant comme un voile de nylon diaphane. En regardant au dehors, Bob se rendait compte que les quais, les voitures, le macadam et les boîtes à livres maintenant closes, brillaient, le tout comme verni. Sous les ponts, entre ses berges de pierre trop grises, la Seine laissait couler ses eaux couleur de vieux plomb, lapidées par l'averse.

Bob Morane jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet – il détestait les pendules et, à part un réveil de voyage dans sa chambre, il n'y en avait pas une seule dans tout l'appartement.

— Onze heures, soliloqua-t-il. Bill ne va plus tarder à arriver, ses courses en ville terminées. On ira prendre l'apéritif et se taper un petit festin… Ça fera passer le temps… Mais après ?…

Bob eut un geste de mauvaise humeur, tout en enchaînant :

— Après, on discutera pour savoir si on part au Brésil ou au Spitzberg, ou à la Terre de Feu… On s'est trop endormis sur nos lauriers… Faut pas se laisser rouiller…

Une *toccata* mourait sous le saphir de l'électrophone, quand le timbre du téléphone grésilla.

Pendant un moment, Bob considéra l'appareil avec méfiance, en se passant et se repassant les doigts de la main droite ouverte dans les cheveux, qu'il avait noirs et drus. Il se demandait ce que cet appel téléphonique allait lui apporter, car il aimait jouer aux devinettes.

« Cela doit être Bill, songea-t-il. Sans doute m'annoncera-t-il qu'il arrivera en retard, qu'il s'est perdu dans quelque musée, puisqu'il a décidé de visiter systématiquement tous ceux de la capitale. Voilà des mois qu'il a commencé, et il n'en est pas encore venu à bout… Vraiment, je parie que c'est Bill… »

Il décrocha et fit :

— Allô ?

Ce n'était pas Bill, car une voix féminine demanda :

— Suis-je bien chez le commandant Morane ?

Il acquiesça et sa correspondante demanda encore :

— Bob pour les intimes ?

Il sourit pour lui seul, en disant :

— On ne peut rien vous cacher… Mais peut-être serait-il souhaitable que j'en sache autant sur vous que vous en savez sur moi…

— Vous me connaissez, fit la voix sans visage, et je m'entourais de ces précautions simplement pour savoir si je sonnais à la bonne adresse… Fina, vous vous souvenez ?

Morane ne répondit pas tout de suite, cherchant au fond de sa mémoire ce que lui rappelait le nom – sans doute un diminutif – qui venait de lui être lancé.

Fut ce la voix qui, en dépit de l'excellent français, laissait transparaître un léger accent hispano-américain, ou tout simplement parce qu'il avait bonne mémoire ? Toujours est-il qu'il s'exclama soudain :

— Fina !… Josefina Sandoval !…

Il l'avait connue quelques années plus tôt, au Guatemala, où son père, Don Valeriano Sandoval, était un homme politique

important, en plus d'un riche propriétaire terrien. À l'époque, Josefina elle-même était encore presque une enfant – seize ans à peine – et Bob se souvenait bien de ses tresses noires encadrant un visage de jeune chat, dont elle avait également les gestes souples et un peu déconcertants.

— Que faites-vous à Paris, Fina ? avait enchaîné Morane.

— Ce serait trop long à vous expliquer au téléphone, Bob… J'aimerais vous voir sans retard…

— Tout de suite ?

— Si c'est possible…

En entendant les dernières paroles de sa correspondante, Bob ne manqua pas d'être surpris. Non seulement, il y découvrait, en filigrane, une autorité prouvant que Josefina Sandoval n'était plus tout à fait la petite fille qu'il avait connue jadis, mais aussi une certaine angoisse, qui lui fit demander :

— Quelque chose qui ne tourne pas rond ?

— Oui, Bob, quelque chose qui ne tourne pas rond… J'ai besoin de vous… Puis-je venir ?

Il n'hésita pas, pour répondre :

— Sautez dans un taxi et arrivez… Vous connaissez mon adresse ?…

— Je la connais. Bob.

— Parfait… Je vous attends…

À l'autre bout du fil, la jeune fille avait déjà raccroché. Bob demeura un instant songeur, se demandant quelle était la raison de cette visite brusquée. Il haussa les épaules avec indifférence et murmura :

— Pour le moment, il n'est pas question de savoir pourquoi Fina se souvient tout à coup de l'ami Bob – je serai d'ailleurs renseigné bientôt –, mais de m'apprêter à recevoir ma jeune visiteuse avec un minimum de décorum…

Il passa dans la salle de bains et, un quart d'heure plus tard, il était douché, rasé et avait passé un confortable complet de gros tweed et un chandail à col roulé.

Cette brève toilette était achevée depuis cinq minutes à peine, que l'on sonnait à la porte d'entrée de l'appartement. Morane alla ouvrir aussitôt, et il eut toutes les peines du monde à reconnaître, dans la svelte et élégante personne se dressant

devant lui, la toute jeune fille – presque une enfant encore – que gardait son souvenir.

Josefina Sandoval était entrée et, au passage, Bob put admirer la taille mince et élancée, le visage au fin profil sur lequel quelques gouttes de sang indien mettaient juste assez d'exotisme pour en accentuer le mystère et que de longs cheveux noirs et brillants encadraient étroitement.

La jeune fille fit soudain face à Morane, et dans ses larges yeux noirs, brillants comme des éclats de marcassite, il crut lire de l'angoisse. Ce fut d'ailleurs d'une voix un peu haletante qu'elle lança :

— Fermez la porte, Bob !... Vite !...

Il obéit sans chercher à comprendre puis quand il eut repoussé le battant et tourné le verrou, il saisit Fina par les épaules, la tenant à bout de bras pour la regarder.

— La petite fille de Guatemala Ciudad, fit-il. Comme vous avez changé ! À votre avantage d'ailleurs... La chrysalide s'est faite papillon...

Elle lui prit les poignets dans ses petites mains fines mais vigoureuses, et elle serra en une pression amicale, tout en souriant. Un pâle sourire, derrière lequel continuaient à se lire angoisse et panique.

— Il s'agit bien de chrysalide et de papillon, dit-elle.

Doucement, elle se dégagea, tout en poussant un soupir de soulagement.

— Ouf ! lança-t-elle. J'ai quand même réussi à leur échapper...

— À échapper à qui ?

— Aux ennemis de mon père... Je...

Il l'interrompit.

— Vous me raconterez cela en détail devant un verre d'apéritif...

Il l'aida à se débarrasser de son élégant manteau à col de vison et, quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient installés tous deux dans le vaste salon-bureau, empli, comme un musée, d'objets rares ou curieux, ramenés des quatre coins du monde par le maître de céans...

* * *

À petites gorgées rapides, Josefina Sandoval avait à demi vidé son verre, puis elle commença :

— Vous n'ignorez pas, Bob, que mon père est à l'heure actuelle Premier ministre du Guatemala. Or, une assez forte opposition, financée par un pays voisin, qui tente d'étendre son hégémonie à toute l'Amérique latine, menace l'existence du gouvernement à la tête duquel se trouve mon père. Par bonheur, ce dernier eut la chance, voilà peu de temps, de mettre la main sur des documents capables de confondre l'opposition et de convaincre ses membres du crime d'avoir vendu le pays à l'étranger en cas de triomphe.

» Il était évident que l'adversaire tenterait, par tous les moyens, de récupérer ces pièces compromettantes, capables de les perdre à jamais dans l'esprit de leurs concitoyens si elles étaient publiées. Mon père, en attendant le moment opportun pour cette publication, eut l'idée de mettre les documents en lieu sûr à l'étranger, et il décida de me les envoyer à Paris, où je réside depuis six mois pour achever mes études. Ces documents, que je devais confier à un coffre de banque, arrivent à Orly aujourd'hui, par l'avion de treize heures. Je dois attendre l'envoyé de mon père, à sa descente d'avion, et je m'apprêtais à me mettre en route, quand je m'aperçus que ma demeure était surveillée. Depuis plusieurs jours déjà, je m'étais rendu compte que l'on me suivait, que l'on m'épiait. Il devint donc évident que, d'une façon ou d'une autre, les ennemis de mon père avaient appris que les documents étaient en route vers la France, et qu'ils s'apprêtaient à les récupérer avant que j'en aie pris possession.

— Pourquoi, demanda Bob, auraient-ils attendu si longtemps, alors qu'ils auraient pu tenter le coup bien avant ?

Josefina sourit doucement, pour expliquer :

— Je suis une faible jeune fille, Bob, ne l'oubliez pas. Ils pensent sans doute avoir plus aisément raison de moi…

— C'est exact, reconnut Morane. Donc, si je comprends bien, en devinant que vous étiez menacée, vous avez songé aussitôt à

l'ami Bob, avez décidé de demander son aide et, aussitôt, vous lui avez téléphoné…

Fina eut un signe de tête affirmatif.

— Déjà, à plusieurs reprises, depuis mon arrivée à Paris, j'avais essayé de vous contacter par téléphone, par simple intention amicale, mais sans obtenir de réponse…

— Je n'ai toujours pas perdu l'habitude de rouler ma bosse, dit Bob.

Fina ne parut pas avoir entendu cette explication, et elle continua :

— Cette fois, j'eus la chance de vous atteindre, mais leur voiture a suivi mon taxi jusqu'ici. J'ai eu tout juste le temps de pénétrer dans l'immeuble et de me précipiter dans l'ascenseur…

— De toute façon, ils n'auraient sans doute rien tenté contre vous, remarqua Bob. Si vos adversaires étaient si bien renseignés, ils devaient savoir que vous n'étiez pas encore en possession des documents…

— Leur voiture s'est arrêtée non loin de mon taxi, dit la jeune fille en hochant la tête. Elle doit encore stationner sur le quai…

En s'avançant vers la fenêtre, Bob demanda :

— Comment était cette voiture ?…

— Une 403 grise et bleue…

Morane jeta un coup d'œil au-dehors : la 403 grise et bleue était là, rangée le long du quai, et il vit qu'il y avait plusieurs hommes à l'intérieur ; pourtant, il lui fut impossible de les détailler. Il n'eut cependant pas le loisir de faire part de sa découverte à Fina car, soudain, la 403 déboîta et s'éloigna à belle allure en direction du pont de Carrousel, pour se perdre rapidement dans la circulation.

Quittant la fenêtre, Bob revint vers Josefina, en disant :

— Rassurez-vous… Vos suiveurs étaient là, mais ils sont partis à présent… Ils ont dû se décourager…

Une expression inquiète assombrit le beau visage de la jeune Guatémaltèque, qui murmura :

— Cela m'étonnerait…

À ce moment précis, on sonna violemment à la porte de l'appartement. Fina sursauta et, comme Morane s'apprêtait à quitter la pièce, elle jeta, sur un ton angoissé :

— N'ouvrez pas, Bob !... N'ouvrez pas !...

L'interpellé se mit à rire doucement.

— Ne craignez rien, Fina, vos ennemis ne viendront pas vous relancer ici, du moins tant que vous ne serez pas en possession des documents. Et puis, s'ils venaient, ils trouveraient à qui parler...

Tout en parlant, Morane avait traversé le salon. Il atteignit l'entrée et ouvrit la porte, contre laquelle des doigts impatients tambourinaient. La large carrure d'un géant roux, au visage rubicond, s'encadra dans l'ouverture.

— J'ai cru que vous alliez me laisser sur le palier, commandant, fit le nouveau venu en un français presque correct, mais dont les « r », trop ronflants, indiquaient une origine écossaise.

— Il y a à peine dix secondes que ton coup de sonnette a retenti, Bill, protesta Morane.

Bill Ballantine s'était insinué, une épaule après l'autre, dans le corridor d'entrée, et tout, autour de lui, parut aussitôt se réduire de taille, tellement il était énorme. Quand Ballantine entrait quelque part, c'était tout juste s'il laissait assez d'air pour permettre aux autres de survivre.

— Content que vous soyez habillé, commandant, dit le géant. J'étais venu vous prendre pour aller casser la croûte... Fait terriblement faim dans le coin. J'ai la soute à fromage aussi vide que la tête d'un politicien...

La première chose que Bill Ballantine avait apprise du français, c'était son argot, et Morane le savait depuis trop longtemps pour s'en étonner. De toute façon, il n'en aurait guère eu le temps car, tout en parlant, les deux amis avaient gagné le salon, et Bill avait sursauté en apercevant Josefina. Il se tourna vers Bob.

— Si j'avais su que vous aviez de la visite, commandant...

— Tu n'es jamais de trop, Bill, répondit Morane. Et puis, cesse de m'appeler commandant... Il y a belle lurette que je ne commande plus rien du tout...

En effet, Bob Morane ne commandait plus rien du tout depuis que, le train-train monotone de l'Armée de l'Air lui pesant, il s'était fait mettre en disponibilité pour pouvoir, à son

aise, courir le vaste monde. Cependant il avait gardé son grade de commandant car, souvent, l'aviation militaire faisait appel à lui pour des missions particulièrement dangereuses, ou comme pilote d'essai.

Après avoir présenté Josefina à son ami, Bob exposa rapidement la raison de la présence de la jeune fille chez lui. Quand il eut terminé, Ballantine sourit narquoisement, pour dire :

— Décidément, il y a toujours une mignonne en détresse qui se dresse sur votre chemin, commandant… Et le plus fort, c'est qu'après ces nombreuses expériences, vous n'avez toujours pas trouvé le courage de refuser votre aide… car je suppose que la *señorita* Sandoval vous a demandé de l'aider.

Bob Morane sourit aussi, en secouant la tête.

— Non, Bill, Fina ne m'a encore rien demandé…

— Cela ne tardera pas, soyez-en certain, fit le géant de sa voix bourrue.

Morane continuait à sourire.

— Dans ce cas, dit-il, s'adressant toujours à son ami, pourquoi ne pas la devancer ?

Il se tourna vers Josefina et enchaîna :

— Et si nous allions à Orly à votre place, Fina ?

Elle parut effrayée et secoua la tête.

— Ce serait trop dangereux, Bob !

— Ce serait aussi dangereux pour vous que pour nous, insista Morane. Avec cette différence que Bill et moi sommes de taille à nous défendre… Les ennemis de votre père trouveront à qui parler au cas où ils voudraient s'emparer des documents…

La jeune fille secoua à nouveau la tête.

— Je n'en doute pas, mais…

Bob Morane lui coupa la parole.

— Pas de « mais », fit-il. Nous irons à Orly à votre place… Comment reconnaîtrons-nous l'envoyé de votre père ?

Cette fois, au ton catégorique de son hôte, Fina ne résista plus.

— L'envoyé de mon père est mon parrain, Jorge Trapero. Il sera tout habillé de gris, avec un chapeau Eden, également gris. Il aura un bouton de rose baccarat à la boutonnière et portera

sur le bras un manteau plié, la doublure à l'extérieur. Une doublure écossaise. Enfin, il tiendra une serviette en maroquin portant ses initiales J. T.

— Pourquoi toutes ces précautions de la part de l'envoyé de votre père ? interrogea Ballantine. Puisqu'il est votre parrain, vous devez le connaître…

— Au départ, expliqua Josefina Sandoval, je devais envoyer quelqu'un à l'aéroport. Ensuite, n'ayant confiance en personne, j'ai décidé de m'y rendre moi-même…

— Et, quand vous vous êtes rendu compte que vous étiez suivie, enchaîna Bob, vous avez pris peur… C'est bien cela ?

— C'est bien cela, Bob, en effet…

Pendant quelques secondes, Morane demeura songeur, puis il demanda encore :

— Mais comment nous ferons-nous reconnaître, nous, par votre parrain ?…

Josefina arracha d'un de ses doigts un anneau qu'elle tendit à Bob.

— Vous lui montrerez cette bague, dit-elle. Il sait qu'elle m'appartient…

— Vos ennemis peuvent vous l'avoir prise…

La jeune fille approuva.

— En effet, dit-elle, mais mon parrain ne doutera plus quand vous lui direz que cette bague a appartenu à sa défunte épouse et qu'il me l'a lui-même offerte pour mon quinzième anniversaire, détail que nos adversaires ne peuvent qu'ignorer…

— Sans doute, sans doute… reconnut Morane.

Il considéra longuement l'anneau, qui était d'or, avec un chaton fait d'un rubis en forme d'étoile à cinq branches entourée de minuscules brillants. Assurément, il ne devait pas exister beaucoup de rubis de cette forme dans le monde.

Posément, Bob fit glisser la bague à son auriculaire gauche, puis il regarda sa montre, pour reprendre :

— Bill et moi avons juste le temps de gagner Orly avant l'arrivée de l'avion, surtout avec les encombrements… Quand nous serons en possession des documents, il se pourrait que nous éprouvions quelques difficultés à semer nos poursuivants… si on se lance à notre poursuite, bien entendu.

On devra leur faire faire des tours et des détours, ce qui pourra prendre pas mal de temps et nous empêcher de regagner Paris avant la fermeture des banques… Je propose donc, Fina, que dès notre départ, vous appeliez un taxi par téléphone et rentriez chez vous, tout naturellement, sans paraître vous soucier si vous êtes suivie ou non… Aussitôt que nous aurons les documents, nous vous avertirons par un coup de fil et, demain, dès neuf heures, nous irons ensemble à la banque. De cette façon, vous ne demeurerez pas un seul instant seule en possession des documents, et vous ne courrez aucun risque…

Josefina considérait Morane avec gratitude.

— Je ne sais comment vous remercier, Bob, dit-elle. Je…

— Ne parlons pas de cela pour le moment, trancha le Français. La partie n'est pas encore gagnée… Mais, avant tout, n'oubliez pas de me donner votre adresse et votre numéro de téléphone…

Rapidement, il griffonna sur un bout de papier les renseignements que la jeune Guatémaltèque lui donnait, puis il frappa sur la lourde épaule, dure comme du bois de chêne, de Ballantine, en disant :

— Et maintenant, mon vieux Bill, on va se donner un peu d'exercice…

Un éclat de rire tonitruant échappa au géant.

— Pas dommage !… J'en avais soupé de la vie contemplative… Les musées, c'est pas mal ; mais faut pas, pour autant, négliger le sport. C'est mauvais pour la santé. On finirait par se rouiller…

# Chapitre II

La puissante Jaguar de Bob Morane filait à présent à tombeau ouvert, et ce malgré la pluie rendant le macadam glissant, le long de l'autoroute du sud, doublant à la vitesse d'une fusée les autres voitures roulant leur petit train-train sur la bande de droite. Les essuie-glaces, sur le pare-brise, battaient comme des métronomes, scandant le silence seulement troublé par le bourdonnement du moteur et le chuintement des pneus sur l'asphalte mouillé.

C'était à peine si, depuis qu'ils avaient quitté le quai Voltaire, les deux amis avaient échangé quatre paroles. De temps à autre, Bill jetait un regard à sa montre.

— Crois-tu que nous arriverons à temps pour l'atterrissage de l'avion, Bill ? interrogea Morane.

— Au train où va votre cigare volant, répondit l'Écossais, on aura au moins cinq minutes de rabiot. Et puis les avions, c'est toujours en retard…

Tenant toujours la gauche, la Jaguar s'engagea dans l'embranchement menant à Orly et, presque aussitôt, l'aéroport révéla aux regards des deux amis une image un peu brouillée par le voile gris tendu par la pluie.

Quelques minutes plus tard, Morane poussait à allure réduite son véhicule entre les voitures rangées sur l'aire de parking. Au passage, il désigna du menton une 403 grise et bleue rangée en stationnement, et à l'intérieur de laquelle se trouvaient deux hommes.

— J'ai l'impression qu'on nous a devancés, dit-il.

— Cette Peugeot bicolore avec deux individus à l'intérieur, un grand mince, type français, l'air plutôt minable, et un autre pareil à un dogue mais de type nettement latino-américain, lui ?

— Ta description est parfaite, Bill…

— Vous êtes certain de ne pas vous tromper ?

Morane secoua les épaules.

— Certain ?… Certain ?… Peut-on jamais être certain de quelque chose ?… Bien entendu, je n'ai pu, de l'appartement, relever le numéro de la plaque, mais je pense bien cependant qu'il s'agit là de la 403 qui tantôt, juste avant ton arrivée, stationnait quai Voltaire…

Tout en parlant, Morane avait conduit la Jaguar vers un emplacement libre, où il stoppa.

— N'oublie pas, Bill, que, dès maintenant, nous ne nous connaissons plus. Je vais pénétrer dans les bâtiments de l'aéroport et, deux minutes plus tard, tu m'y suivras… Après on verra…

— Et si les deux types, dans la 403, nous avaient repérés ?

— Pour que cela ait de l'importance, il faudrait qu'ils aient réellement quelque chose à voir dans cette affaire… D'ailleurs, il ne m'a pas semblé qu'ils regardaient de notre côté…

— Une bagnole comme la vôtre, ça se remarque…

— Justement… Ça se remarque tellement qu'on ne voit même plus ceux qui sont à l'intérieur…

Bob Morane mit pied à terre, releva le col de son trench pour se protéger la nuque du contact désagréable de la pluie, et il alla glisser quelques pièces de monnaie dans le compteur de stationnement. Ce fut tout juste s'il remarqua un clochard, sorte de géant obèse qui, appuyé à une voiture, l'observait. Déjà, Bob se dirigeait vers les bâtiments de l'aéroport et y pénétrait, pour gagner aussitôt le grand hall du premier étage donnant sur les pistes d'envol où Boeing et Caravelle attendaient soit le moment de l'envol, soit celui d'être mis au parking.

Se frayant un chemin parmi la foule mouvante encombrant la vaste salle, Bob se dirigea vers le grand tableau où se trouvaient affichées les heures de départ et d'arrivée des avions.

Aussitôt, il repéra ce qu'il cherchait :

*New York – Paris Arrivée : 12 h 30.*

Morane eut un geste de désappointement et jeta un rapide regard à sa montre, qu'il savait précise. Il était treize heures moins cinq minutes, et l'avion dans lequel avait pris place Jorge Trapero, venant de Guatemala City, via Mexico et New York, ne

devait arriver qu'à treize heures. Or, s'il fallait en croire le tableau d'affichage, il avait atterri depuis vingt-cinq minutes, c'est-à-dire avec une demi-heure d'avance sur l'horaire.

« Et Bill affirmait que les avions avaient toujours du retard ! » songea Bob.

Il demeura un instant indécis, le front buté, la lippe rageuse, puis il fit soudain volte-face et, sans paraître apercevoir Ballantine qui, à son tour, pénétrait dans le hall, il se dirigea vers le box des hôtesses d'accueil, repéra une brunette mignonne à croquer sous son uniforme et, s'adressant à elle, demanda :

— L'avion de New York ?... Je lis qu'il est déjà arrivé...

— Avec une demi-heure d'avance, monsieur... Il devait faire une escale technique à Terre-Neuve, mais il l'a brûlée à cause du brouillard...

Morane remercia et s'écarta de quelques pas du box. Là il s'immobilisa, contrarié, se passant et se repassant les doigts de la main droite ouverte, tel un grossier peigne, dans la brosse courte et drue de sa chevelure.

— Bien notre chance, murmura-t-il. Pourvu que le *señor* Trapero ne se soit pas déjà fait agrafer par les lascars chargés de l'attendre et de le soulager des documents !...

Il avisa Bill, qui était allé s'asseoir devant un journal illustré et feignait de s'intéresser – ou s'intéressait réellement – à l'humour des bandes dessinées.

Lentement, Morane s'approcha de son ami, s'arrêta à sa hauteur et, faisant mine de suivre les évolutions des appareils au-dehors, il dit, juste assez haut pour être entendu de Bill :

— Un pépin !... L'avion de New York est arrivé avec une demi-heure d'avance sur l'horaire... Du brouillard sur Terre-Neuve... Va falloir que je retrouve Trapero, s'il est encore là... Peut-être que, ne voyant personne à l'arrivée, il aura attendu... À moins que...

Déjà, il s'était détourné, fouillant attentivement du regard le vaste hall parcouru en tous sens par le mouvement anarchique de la foule. On était en novembre, certes. Il pleuvait et le ciel était bouché, mais pas assez pour empêcher un trafic aérien normal, et cela expliquait cette affluence relative.

Lentement, Bob Morane se mit à arpenter la grande salle bruyante, cherchant des yeux l'homme qu'il espérait, détaillant chaque individu mâle pouvant répondre au signalement donné par Josefina Sandoval.

Bob pensait : « Doit y avoir pas mal de gentlemen en complets clairs et chapeaux Eden dans les avions venant des pays anglo-saxons ! Pourtant, un seul ferait mon bonheur… pourvu que ce soit le bon… »

Il s'immobilisa soudain, le regard fixe, braqué sur une silhouette précise : celle d'un homme d'une cinquantaine d'années, de taille mince et d'allure distinguée, vêtu d'un complet gris et coiffé d'un chapeau de même couleur, aux bords roulés. L'inconnu tenait sur le bras un manteau de voyage plié de façon à ce que l'on puisse apercevoir la doublure en tissu écossais et, dans la main droite, il tenait une serviette de cuir noir, qui pouvait fort bien être du maroquin. À son revers éclatait le pourpre d'un bouton de rose baccarat.

* * *

Pendant près d'une demi-minute, Morane avait détaillé l'homme au chapeau Eden, qui se tenait debout devant une boutique de livres, aux titres desquels il semblait s'intéresser plus qu'il n'était de bon ton.

De l'endroit où Morane se trouvait, il lui était impossible de distinguer si la serviette portait ou non des initiales. Il entreprit donc de contourner la boutique aux livres, pour se trouver de l'autre côté de l'homme au chapeau Eden. Là, il n'eut plus aucun doute : la serviette portait bien des initiales dorées, fort visibles sur le cuir noir, et ces initiales étaient J. T.

« Jorge Trapero, pensa Morane. Pas d'erreur, c'est bien notre homme… Reste à le mettre en confiance… »

Toujours sans marquer la moindre précipitation, Bob Morane s'approcha de l'homme au chapeau Eden. Quand il n'en fut plus qu'à un mètre, il demanda, en espagnol :

— Vous appelez-vous bien Jorge Trapero, *señor* ?

L'homme tourna vers Bob un visage bruni et racé, sur lequel cependant, par endroits, la couperose tendait ses résilles

sanglantes. Au-dessus des yeux noirs de Latino-Américain, les sourcils épais, de couleur poivre et sel, s'étaient froncés.

— Qui vous dit que je me nomme ainsi ?

— Ces initiales… J. T… Jorge Trapero… et puis, il y a tout le reste de votre personne… On m'a fait de vous une description très précise.

— Et peut-on savoir qui vous l'a faite, cette description ? interrogea encore Trapero sans cesser de froncer les sourcils.

— Fina, expliqua rapidement Morane, c'est-à-dire Josefina Sandoval…

Et, sans attendre la réaction de son interlocuteur, il enchaîna aussitôt :

— Elle ne viendra pas… Elle ne peut pas venir, car les ennemis de son père sont au courant de l'existence des documents et ils veulent les récupérer… Depuis plusieurs jours, elle se sent surveillée. Alors, elle m'a demandé de venir vous accueillir à sa place et de prendre soin des documents.

Jorge Trapero continuait à observer Bob avec méfiance. Il demanda encore :

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Bob Morane… Je suis un vieil ami de votre filleule, et aussi de son père…

Trapero sembla se détendre un peu.

— Bob Morane, fit-il d'une voix légèrement radoucie. J'ai déjà entendu ce nom… Mais je ne vous connais pas… Qui me dit que vous n'êtes pas à la solde de nos ennemis ?… Ceux-ci sont capables de toutes les ruses, de toutes les félonies…

— Voilà la preuve de ma sincérité, fit Bob.

En même temps, il montrait discrètement à Trapero la bague de Josefina, toujours passée à l'auriculaire de sa main droite, et il enchaîna :

— C'est vous-même, *señor*, qui avez offert cet anneau à votre filleule, à l'occasion de son quinzième anniversaire, Fina me l'a donnée, en même temps que le renseignement, pour me faire reconnaître de vous… Êtes-vous convaincu de ma bonne foi, à présent ?

L'homme au chapeau Eden paraissait tout à fait rassuré. Il eut un hochement de tête affirmatif.

— Vous m'avez convaincu, *señor* Morane… Quel est votre plan ? Car je suppose que nous sommes surveillés et que nous devons trouver le moyen d'échapper à nos ennemis…

— Mon plan ?… Il est simple : nous allons au plus vite gagner ma voiture, foncer et…

Bob s'arrêta soudain, avant d'avoir terminé sa phrase. Son visage se durcit et il murmura :

— Trop tard…

Il faisait face à la boutique de livres, dans la vitre de laquelle une grande partie du hall se reflétait, et il venait de repérer les deux hommes aperçus peu de temps auparavant dans la 403, l'un d'apparence minable et l'autre fort et trapu, avec une face de dogue. Tous deux se dirigeaient vers l'étal de livres, donc vers Morane et son compagnon.

Rapidement, Bob saisit un ouvrage et se mit à le feuilleter, tout en murmurant à l'adresse de Trapero :

— Posez votre manteau ici, près de moi, sur l'étal, et filez vers les *gates* avec votre serviette, sans vous presser… S'ils veulent la serviette, abandonnez-la-leur… Je ne pense pas qu'ils attenteront à votre vie…

Trapero avait sans doute aperçu lui aussi les deux nouveaux venus car, sans prononcer une seule parole, dans un geste aussi discret que possible, il laissa glisser son manteau sur l'étal de livres, contre Morane, pour ensuite, se détournant, s'éloigner à grands pas, mais sans marquer trop de hâte, vers le couloir menant aux *gates*.

Le minable et l'homme à la face de dogue arrivaient à la hauteur de Morane, qui pensa : « Pourvu qu'ils ne m'aient pas vu parler à Trapero et qu'ils ne se soient pas rendu compte que celui-ci m'a abandonné son manteau… »

Tout en continuant à feuilleter son livre, il se tenait prêt à l'action. Bien que préférant voir l'affaire se terminer sans bagarre, il ne refuserait pas cette dernière si elle se déclenchait. Affronter deux hommes, si coriaces fussent-ils, ne lui faisait pas peur. En outre, le voisinage de Bill Ballantine, qui ne manquerait pas, au premier signe de grabuge, de lancer toute sa force dans la bataille, le rassurait quant à l'issue de celle-ci.

Les alarmes de Bob devaient cependant se révéler totalement vaines car les deux hommes, le dépassant, s'étaient lancés sur les talons de Trapero. Ce dernier, avant de s'engager dans le couloir des *gates*, ne put s'empêcher de jeter un regard en arrière. Que se passa-t-il alors ?... Sans doute aperçut-il ses poursuivants qui, pressant le pas, se rapprochaient de lui, et prit-il peur, car il se mit soudain à courir, pour disparaître derrière l'angle du couloir.

Alors, soudain, Bob comprit que cet homme était en danger et qu'il avait peut-être eu tort lui-même de compter sur la mansuétude des deux inconnus, qui pouvaient être des tueurs à gages ou quelque gibier de potence de ce genre.

« Faut faire quelque chose », songea-t-il. Oui, certes, il fallait faire quelque chose mais, avant tout, mettre les documents en lieu sûr. Il empoigna le manteau abandonné par Trapero et courut vers Bill, toujours assis devant la baie vitrée. Il tendit le vêtement à son ami en disant, d'un ton bref :

— Prends ça... Les documents sont dans une des poches... File à la Jag et mets le moteur en marche, tout en te tenant prêt à démarrer... Il y a du grabuge et il est possible que l'on soit obligé de filer sur les chapeaux de roues...

Ballantine tenta bien d'obtenir une explication.

— Mais vous, commandant, qu'est-ce que... ?

Il n'eut pas le temps d'achever. Tournant les talons, Bob Morane s'éloignait déjà, courant d'un pas guerrier, vers le couloir menant aux *gates*.



# Chapitre III

Quand Bob déboucha dans le couloir, celui-ci était désert : nulle part il n'aperçut Trapero et ses poursuivants. Sur la pointe des pieds, Morane se mit à courir, prêtant l'oreille au moindre appel à l'aide mais, du dehors, la plainte déchirante d'un jet annihila tous les autres bruits. Cette circonstance ne manqua pas d'embarrasser Morane, car plusieurs escaliers s'amorçaient dans le couloir, menant aux terrasses. Lequel prendre ? C'était un peu comme si l'on jetait des dés…

Déjà Bob avait dépassé le premier escalier, quand il s'arrêta brusquement, freinant des deux pieds. « Si Trapero a eu l'intention de fuir par les terrasses, songea-t-il, il est probable qu'il ait emprunté le premier escalier… »

À ce moment, le hurlement des réacteurs mourut, auquel succéda un grand silence.

Dans ce silence, Morane crut percevoir un bruit de pas pressés, désordonnés, comme si plusieurs hommes se battaient.

Propulsé comme par des ressorts, Bob se projeta dans l'escalier, dont il se mit à gravir les marches quatre à quatre.

Un peu essoufflé, il déboucha sur une longue terrasse dominant l'activité de l'aéroport, où les monstres multiréacteurs, ailes déployées, attendaient tels de grands oiseaux métalliques cloués au sol par le poids du ciel gris de plomb se fondant en pluie.

Tout de suite, Bob repéra le groupe au bout de la terrasse. Jorge Trapero avait été rejoint et le minable et l'homme à la face de dogue s'acharnaient sur lui, tentant de lui arracher la serviette.

« Pourquoi ne la leur abandonne-t-il pas ? » se demanda Bob. Il comprit que la résistance de Trapero ne devait être destinée qu'à gagner du temps, qu'à lui permettre de s'éloigner avec les documents.

Bondissant en avant, Morane atteignit le trio en quelques enjambées et, comme le minable, alerté par le bruit de la course, faisait face pour se défendre, il le foudroya d'un classique crochet du droit à la mâchoire.

L'homme à la face de dogue avait réussi à arracher la serviette à Trapero. Il voulut foncer, bousculer Bob pour tenter de fuir avec son destin, mais il n'en eut pas le loisir. Conscient de la nécessité de donner à la serviette plus d'importance qu'elle n'en avait en réalité, Morane barra résolument le chemin de la brute, lui crochant le poignet au passage et l'obligeant, d'un *arm-lock* bien placé, à lâcher la serviette, qui tomba sur le sol.

Pourtant le scélérat était vigoureux, plus que Morane ne s'y attendait même. D'un sursaut, il se libéra et repoussa Bob qui, surpris, ne put éviter un coup de poing à assommer un bœuf et qui l'atteignit sur le côté de la mâchoire. Sans lui laisser le temps de récupérer, l'autre fit pleuvoir une série de crochets que Morane ne put qu'encaisser. Par bonheur, il avait instinctivement baissé la tête, ce qui fit que les coups ne l'atteignirent qu'au sommet du front, lui évitant ainsi d'être mis proprement K.O.

L'assaut avait été cependant assez violent pour que Bob fût obligé de plier les genoux. Un nouveau crochet, qui l'atteignit derrière l'oreille, le jeta au sol contre les jambes de son adversaire qui se trouvait lui-même adossé au garde-fou. Désespérément, Morane lui accrocha les chevilles et, dans un effort surhumain, il se redressa, projetant vers le haut et en arrière le lourd corps de son antagoniste qui, basculant, disparut dans le vide, de l'autre côté de la balustrade.

Sans se soucier autrement du sort de l'homme à la face de dogue, Bob se redressa tout à fait, juste à temps pour voir le minable qui, revenu de son étourdissement, fuyait vers l'escalier, emportant la serviette demeurée à terre.

Rapidement, Morane chercha des yeux Jorge Trapero, qui avait assisté, impuissant, à toute la scène, et il lui cria :

— Filez !... Je m'occupe du reste... Filez !... Josefina vous donnera de ses nouvelles...

Trapero n'essaya même pas de discuter. Il tourna les talons et s'éloigna rapidement vers l'autre extrémité de la terrasse.

Le minable, emportant la serviette, avait disparu dans l'escalier menant au couloir inférieur. Sans trop se presser, Bob Morane s'élança à sa poursuite.

Comme il débouchait dans le grand hall, il vit le fuyard qui s'apprêtait à en sortir. Bob sourit et songea : « Cours toujours, mon lapin, nous, on n'est pas particulièrement pressé… »

Il traversa le hall et déboucha au dehors, juste à temps pour voir s'éloigner vers le parc à autos, l'homme qu'il suivait, tenant toujours la serviette. Il dépassa l'endroit où était stationnée la Jaguar, avec Bill au volant, et se dirigea vers la 403 bicolore.

« Quand il aura démarré, songea Morane, je bondirai jusqu'à la Jag, de façon à ce qu'il ne puisse m'apercevoir, et nous lui filerons le train… »

Se dissimulant de son mieux, il s'avança le long des voitures mais, à l'instant précis où il entendait le bruit caractéristique d'un démarreur actionné brutalement, une forme humaine jaillit d'entre deux véhicules. Bob eut juste le temps d'apercevoir une matraque brandie, et il songea, en un éclair : « Aïe ! un troisième larron était chargé de faire le guet et de protéger la fuite des autres… »

Il eut juste le réflexe de jeter la tête de côté pour éviter la matraque, qui l'atteignit à l'épaule, avec assez de violence pour qu'il se sentît comme paralysé.

Son assaillant était devant lui, le regardant méchamment, la mâchoire serrée par une volonté bestiale de frapper jusqu'à l'annihilement complet de l'adversaire. Déjà, la matraque se relevait, et Bob, dominé par la douleur, se sentait incapable de tenter le moindre mouvement pour l'éviter.

C'est à ce moment qu'une nouvelle silhouette humaine entra dans le champ de vision de Morane. Celui-ci eut le temps de détailler un géant obèse, vêtu de mauvaises hardes et coiffé d'un chapeau cabossé et verdi ; le visage bouffi était à demi mangé par une barbe de plusieurs jours. En un éclair, Bob reconnut le clochard entr'aperçu tantôt, au moment de pénétrer dans les bâtiments de l'aéroport.

Tout, déjà, s'était passé avec une prodigieuse rapidité. De sa main gauche, épaisse comme un coussin, le clochard avait saisi le poignet de l'assaillant, empêchant ainsi la matraque de

retomber. Presque en même temps, il faisait pivoter le misérable sur lui-même et le frappait du poing droit. Un seul coup, énorme, qui fit se replier sur lui-même l'homme à la matraque, le jeta sur le sol, tel un sac vide.

— Merci, l'ami ! grimaça Morane à l'adresse de son sauveur.

Le clochard demeura un instant immobile, sans paraître avoir entendu. Il y avait de la sympathie dans ses petits yeux gris à demi dissimulés sous les sourcils broussailleux. Puis, rapidement, il se détourna et s'éloigna, sans une parole.

— Hé !... Attendez !... lança Morane, qui ne comprenait rien à ce qui arrivait.

La montagne de chair continua à s'éloigner et Bob qui, la douleur de son épaule s'atténuant, avait retrouvé l'usage de ses mouvements, allait s'élancer sur ses traces pour le rejoindre, le remercier, quand il entendit le ronflement d'un moteur de voiture qui s'éloignait.

« La 403 ! » songea-t-il.

Renonçant à obtenir une explication de son sauveur, il fila vers la Jaguar, ouvrit la portière et se glissa auprès de Bill.

— Que se passe-t-il commandant ? interrogea l'Écossais. J'ai vu qu'il y avait de la bagarre, mais tout s'est passé si vite que je n'ai pas eu le temps d'intervenir...

— Je t'expliquerai plus tard, jeta Morane. Démarre et suit la 403... J'aimerais savoir où elle va...

* * *

La Peugeot, à bord de laquelle le minable semblait être seul à présent, filait sur l'autoroute, faisant en sens inverse le chemin parcouru tout à l'heure, ce qui indiquait que l'intention du fuyard était bien de rejoindre Paris.

Par bonheur, la 403 roulait vite, sinon son conducteur aurait pu s'étonner qu'une Jaguar de sport, conçue pour la grande vitesse, réglât son allure sur la sienne.

— Je me demande, commandant, fit Ballantine, qui conduisait avec souplesse et sûreté, pourquoi vous voulez à tout prix suivre ce gaillard. Que nous importe de savoir où il va, puisque nous avons les documents ?

— Je connais ces gens dont a parlé Fina, dit Bob, ceux-là qui veulent étendre leur hégémonie sur toute l'Amérique latine. Des gens peu recommandables, qui lancent des slogans nationalistes mais qui, en réalité, sont à la solde de l'étranger. Ils se disent patriotes, mais ils vendent leur pays au détail. Ils ne reculent devant aucun moyen pour parvenir à leurs fins… En nous emparant des documents à leur nez et à leur barbe, nous avons gagné une première manche, mais ils ne s'avoueront pas vaincus aussi facilement… D'une façon ou d'une autre, ils tenteront de récupérer ce qui leur a échappé une première fois. Voilà pourquoi, en suivant la piste, je veux parvenir jusqu'à celui, ou ceux, qui les représentent ici en France, afin de couper le mal à la racine…

— Mal à la racine… maugréa Bill. Mal à la racine… Si vous croyez que ce sera une sinécure de suivre cette voiture à travers Paris, avec la circulation… Si on se tient à bonne distance, on risque de la perdre ; au contraire, si on lui colle trop au train, on se fera repérer, surtout avec un truc aussi voyant que votre cigare sur roues… Vraiment tout ce qu'il faut pour passer inaperçu…

— On verra bien, dit Morane, les mâchoires serrées. Roule toujours…

Il ne se sentait pas d'humeur à discuter. Il avait pas mal encaissé au cours de la dernière demi-heure, et il se sentait prêt à foncer tête baissée à la rencontre d'un taureau s'il le fallait.

Bill Ballantine dut deviner cet état d'esprit, car il se mit à rire grassement.

— Pas à dire, commandant, vous avez l'air de mauvais poil…

Il lança un regard de côté vers son ami et continua :

— Faut reconnaître que vous avez pas mal écopé…

Bob Morane avait une arcade sourcilière fendue, une pommette ecchymosée et son crâne, heureusement dur à souhait, lui donnait l'impression d'avoir été passé au marteau pilon. En plus, son épaule continuait à le faire souffrir, là où la matraque l'avait touché. On comprendra que, dans ces conditions, il était normal que Bob fut « de mauvais poil », et c'était le moins qu'on en puisse dire…

Pour un peu calmer sa hargne, Bob saisit le manteau de Jorge Trapero, que Ballantine avait posé entre les deux sièges. Tout de suite, il trouva ce qu'il cherchait : une grande enveloppe de papier kraft, gonflée et cachetée, et qui était glissée dans la poche intérieure du vêtement.

Ne trouvant pas provisoirement d'autre cachette, Morane glissa la précieuse enveloppe sous le tapis de sol de la voiture, où elle serait en sécurité en attendant d'être définitivement enfermée dans le coffre d'une banque.

Roulant toujours à belle allure sur le macadam mouillé, la 403 s'était engagée dans le tunnel conduisant à la porte de Montrouge, pour ensuite, tournant à gauche, gagner un quartier misérable en surplomb de l'autoroute et limité, derrière, par des voies de chemin de fer. Îlot de maisons basses, lépreuses, maculées par la suie et où tout ce qui était métal se résorbait en de longues coulées de rouille délayée. Un peu partout, des palissades à demi ruinées inclinaient leurs planches pourries comme les dents déchaussées d'une mâchoire de géant.

La 403 s'arrêta devant une masure construite mi-partie en planches, mi-partie en briques, et que précédait un terrain vague – jadis un jardinet – encombré de caisses et de cageots déglingués.

Déjà, le minable mettait pied à terre, quand la Jaguar, lancée comme un obus, s'arrêta deux mètres derrière la Peugeot bicolore, dans de grands crissements de freins.

Ouvrant la portière, Morane se propulsa à l'extérieur. Le minable tenta d'effectuer un mouvement de retraite vers la voiture, mais déjà Bob était sur lui et, d'une poigne de fer, le plaquait à la muraille.

— Inutile de te défendre, mon vieux, fit Morane d'une voix menaçante. Tu as affaire à trop forte partie… C'est ta maison ?

L'autre acquiesça.

— C'est bien ce que je pensais, dit encore Bob. Passe-moi la clef…

— Je… ne l'ai… pas…

Morane poussa un ricanement sonore.

— Bien sûr… Tu vas me dire, sans doute, que tu t'apprêtais à entrer par le trou de la serrure, ou par la cheminée, comme le Père Noël ?…

Ballantine avait à son tour mis pied à terre, pour s'approcher du groupe formé par Bob et son prisonnier, qui n'avait pas lâché la serviette.

— Fouille-le, Bill, commanda Morane à l'adresse de son ami, et tâche de trouver cette clef…

L'Écossais ne tarda pas à la découvrir dans une des poches de la veste du minable et, quelques secondes plus tard, Bob poussait son prisonnier dans un étroit corridor aux murs suintants, où s'ouvraient plusieurs portes.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? interrogea Morane.

L'homme secoua la tête.

— J'habite seul ici.

— Et où ça ?

Du menton, le prisonnier désigna une porte, la première, se découpant dans le mur poisseux du corridor.

— Là, dit-il d'une voix apeurée.

D'un coup de pied, Morane ouvrit la porte qui lui était désignée et, tenant toujours le captif par le collet, il entra, suivi de Bill, dans une pièce de quatre mètres sur cinq environ, meublée seulement d'un divan aux ressorts fatigués, d'une armoire et d'une table de bois blanc, de deux chaises à fond de paille et d'un petit poêle en tôle noire.

Bob, d'une poussée, envoya le minable s'allonger sur le divan, puis il fit durement :

— Maintenant, nous allons nous expliquer… Comment t'appelles-tu ?

L'autre ne se fit pas prier pour répondre :

— Dominique…

— Dominique comment ?…

Morane haussa les épaules, pour reprendre :

— Après tout, laisse tomber… Ça n'a pas d'importance… Tu pourrais me donner un faux nom que je n'y verrais que du feu… Bien sûr, il y a ta carte d'identité, mais cela ne voudrait rien dire, car je mettrais la main au feu que tu es homme à avoir de faux papiers…

S'interrompant, Morane désigna la serviette que ledit Dominique avait lâchée en tombant en arrière et qui gisait à présent au pied du divan.

— Qui t'a engagé pour ce travail ?

Depuis longtemps, Morane avait compris que le pauvre diable n'était qu'un comparse, un mauvais garçon engagé comme homme de main, à la journée, ou même à l'heure. Il n'était qu'un infime rouage dans toute cette affaire, mais qui pouvait permettre pourtant de remonter jusqu'aux chefs.

Cette fois cependant, Dominique ne semblait pas disposé à parler.

— Qui t'a engagé pour ce travail ? insista Bob.

L'autre secoua la tête.

— Je ne sais pas… Je ne sais pas…

— Tu ne sais pas ou tu ne veux rien dire ?

Bill Ballantine s'avança d'un pas vers le divan, en disant :

— Laissez-moi lui frotter un peu les oreilles, commandant… Incroyable comme ça rend les gens bavards…

Bob Morane n'était pas homme à laisser torturer un malheureux sans défense, ni Bill homme à le faire. Pourtant, il leur fallait jouer le jeu. Un petit coup de bluff n'avait jamais fait de mal à personne.

— J'ai peur de devoir te donner carte blanche, Bill, fit Morane à l'adresse de son ami.

Ensuite, il continua, à l'intention de Dominique :

— Si tu t'entêtes à ne pas parler, mon ami va devoir s'occuper de toi. Il n'a pas son pareil pour frotter les oreilles à quelqu'un… Un jour, je l'ai vu à l'œuvre sur un gaillard bien plus coriace que toi… Eh bien ! quand ce fut fini, le gaillard en question n'avait plus d'oreilles… Usées…

# Chapitre IV

Lentement, continuant à jouer la comédie jusqu'au bout, Bill Ballantine s'était avancé, ses larges mains ouvertes, vers Dominique qui, au fur et à mesure, se reculait davantage sur le divan, se collant à la muraille, comme s'il avait voulu se perdre parmi les fleurs et les feuilles du papier moisi et décoloré tapissant la pièce.

Bill allait le toucher, quand le misérable se cabra soudain, les traits crispés par la peur, en disant d'une voix haletante :

— Je vais parler !... Je vais parler !...

— Ça va, Bill, fit Morane. Voyons si, réellement, notre ami est plein de bonnes dispositions...

Le colosse se recula, et Bob continua, s'adressant cette fois à Dominique :

— Tu vas répondre à mes questions... Et gare si tes renseignements ne nous satisfont pas !... Cette fois, je laisserai Bill s'occuper sérieusement de toi...

Dominique n'avait pas besoin de cette nouvelle menace, car il répéta :

— Je vais parler !... Je vais parler !...

Sans attendre que le misérable ait repris un peu de son sang-froid, Bob Morane désigna la serviette, au pied du divan, et demanda :

— Qui t'a engagé pour dérober cela au *señor* Trapero à son arrivée à Orly ?

Le prisonnier n'hésita pas avant de répondre :

— Un certain Tampa... Un Sud-Américain, ou quelque chose dans le genre... Il parlait espagnol en tout cas... C'est lui que vous avez fait passer par-dessous le garde-fou, à l'aéroport...

— Et l'autre homme qui t'accompagnait, qui était-il ?

— Il est venu avec Tampa. Celui-ci l'appelait José...

— Pourquoi t'ont-ils engagé ? demanda encore Morane. Ils n'étaient pas assez de deux pour faire la besogne ?

Dominique secoua la tête.

— Il fallait qu'un troisième demeurât au-dehors pour faire le guet, tandis que les deux autres pénétraient dans l'aéroport…

— Et c'est ce José qui fut chargé de cette mission de surveillance ?

Le minable acquiesça. Bob demeura un long moment silencieux. Il y avait quelque chose qui le turlupinait dans toute cette affaire : l'intervention du monstrueux clochard qui avait si proprement mis K.O. le dénommé José. Pourtant, il ne jugea pas utile d'interroger Dominique à ce sujet, et il se contenta de demander encore :

— Pourquoi, une fois tes complices hors du coup, t'es-tu entêté à filer avec la serviette ?

— Tampa m'avait dit que nous avions rendez-vous ici, avec ses chefs. Nous devions leur remettre les documents et, en échange, ils me donneraient ma récompense…

— Si je comprends bien, dit Bob, une fois Tampa et José éliminés, tu as conçu le dessein de jouer cavalier seul…

Dominique haussa les épaules.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ?… Je ne tenais pas à perdre la récompense, surtout que les chefs de Tampa et de José, apprenant les risques courus, m'auraient peut-être alloué une bonification.

Un grand éclat de rire échappa à Morane.

— Compte là-dessus et bois de l'eau claire, mon joli, lança-t-il. Je connais ce genre de personnages : un morceau de granit à la place du cœur… Mais là n'est pas le problème… Tu viens de me dire : « Qu'auriez-vous fait à ma place ? » Cela me donne une idée…

À ces dernières paroles de son ami, Bill Ballantine avait froncé le sourcil.

— Une idée ?… Que voulez-vous dire, commandant ?

Visiblement, le géant se méfiait des « idées » de Bob Morane. Ce dernier sourit et expliqua :

— Tout simplement que je vais prendre la place de notre ami Dominique… À moins que…

Bob s'interrompit et demanda à nouveau au prisonnier :

— Connais-tu ces « chefs » que tu dois rencontrer ?

L'autre secoua la tête.

— Je ne les ai jamais vus… Je ne connaissais que Tampa et José…

La satisfaction se peignit sur les traits de Morane, qui déclara :

— Parfait… Rien ne s'oppose donc à ce que je réalise mon plan…

Ballantine crut bon d'intervenir :

— Ne croyez-vous pas, commandant, qu'il serait sage de nous en tenir là ? Nous avons les documents. Que nous faut-il de plus, puisque, après tout, nous avons rempli notre mission ?…

— Les ennemis de Fina, eux, n'abandonneront pas, fit Bob. Si nous voulons assurer la sécurité de notre jeune amie, c'est à la tête qu'il faut frapper…

Et, sur un ton n'admettant pas de réplique, Morane enchaîna :

— Tu vas me fouiller ce gaillard, Bill, et me trouver les clefs de la 403 ; je pourrais en avoir besoin. Ensuite, tu vas le conduire au grenier, le ficeler et le bâillonner solidement, de façon à ce qu'il ne puisse ni fuir ni donner l'alarme…

Se tournant vers Dominique, Bob demanda :

— Quand doivent venir tes visiteurs ?

— À trois heures, répondit l'autre sans se faire prier.

Rapidement, Morane consulta sa montre.

— Cela nous laisse à peu près une demi-heure de répit… Fais ce que je t'ai dit, Bill… Puis tu iras planquer la Jag dans une rue voisine et tu guetteras. À mon premier appel, tu accours… Si, d'autre part, je suis obligé de partir sans pouvoir t'avertir, tu suis en douce…

* * *

Assis le plus confortablement possible sur le divan, une jambe repliée sous lui, Bob Morane guettait à présent les bruits de la rue. Le prisonnier avait été enfermé, soigneusement garrotté et bâillonné, dans le grenier, et Bill, se tenant prêt lui-même à intervenir, était allé cacher la Jaguar dans une ruelle

adjacente, bordée seulement de vieux entrepôts de chemin de fer.

De temps à autre, Morane jetait un coup d'œil à sa montre.

— Ils ne peuvent plus tarder à présent, murmura-t-il.

Il tourna ses regards vers la serviette de maroquin posée à ses côtés, et il sourit. La serviette était fermée à clef et il n'avait pas tenté de l'ouvrir, laissant ce soin à d'autres. De toute façon, il savait qu'elle ne contenait que des papiers sans importance destinés à donner momentanément le change aux ennemis de Sandoval.

— Vraiment aucun doute, murmura encore Morane, il y en a qui vont tirer une drôle de tête en ouvrant cette serviette et en apercevant qu'ils ont été roulés…

Un bruit, venant du dehors, attira son attention. C'était un ronronnement régulier, qui alla en s'amplifiant, pour ensuite s'arrêter brusquement.

« Une voiture vient de stopper devant la bicoque », songea Morane.

Il eût aimé voir ce qui se passait au-dehors, mais les vitres des deux fenêtres de la pièce où il se trouvait avaient été badigeonnées au blanc d'Espagne, ce qui remplaçait avantageusement les rideaux, et il était impossible de voir la rue.

Des portières claquèrent, puis des pas sonnèrent dans le corridor et la porte de la pièce s'ouvrit, livrant passage à deux hommes que Bob n'avait jamais vus. Le premier était grand et mince, vêtu avec élégance d'un complet gris anthracite sur lequel était passé un manteau de fin mohair beige. Sous les bords baissés de son chapeau, ses yeux noirs brillaient avec l'éclat d'un métal bleui et, sur son teint basané, une fine moustache tranchait comme un coup de sabre. Le second personnage était de plus petite taille, plus trapu aussi ; il portait un imperméable bleu foncé et ses cheveux couleur aile de corbeau, humides de pluie, étaient comme cirés.

Bob Morane s'y connaissait en hommes, et il songea : « Deux Hispano-Américains ! Aucune erreur là-dessus… Ça se voit comme le nez au milieu de la figure… ».

L'individu au manteau de mohair tenait un automatique au poing. Du regard, il fit le tour de la pièce, puis il eut une petite moue de dégoût et dit :

— On entre un peu comme dans un moulin ici…

Et, comme Morane ne répondait pas, il demanda :

— Dominique, c'est toi ?

Sans s'engager autrement, Bob eut un signe de tête affirmatif, tandis que celui qui l'avait interrogé l'inspectait de ses yeux noirs et fixes.

— Je ne pensais pas trouver quelqu'un d'aussi… élégant, fit l'homme au bout d'un moment, d'une voix où perçait une pointe de soupçon.

— J'aime mettre mon costume des dimanches pour les grandes occasions, fit Bob avec indifférence, usant pour la circonstance d'un accent faubourien… Et puis, on a sa coquetterie… Tout sur le dos, comme dit l'escargot…

Ces différentes explications parurent satisfaire l'individu au manteau de mohair. Il demanda :

— Et Tampa et José, où sont-ils ?

— Il y a eu du grabuge à Orly, expliqua Morane. Des policiers en civil sont intervenus comme nous attaquions Trapero… Tampa et José ont tenté de se défendre mais ils ont dégusté… Moi, je me suis fait le plus petit possible… et j'ai réussi à me débiner avec la serviette…

L'homme au manteau de mohair se tourna vers son compagnon.

— Des policiers en civil ?… dit-il en espagnol, langue que Morane parlait et comprenait parfaitement. Qu'en pensez-vous, Juanito ?

L'interpellé eut un haussement d'épaules, pour répondre, en espagnol également :

— Que voulez-vous que j'en pense, Miguel ?… Les services de sécurité de l'aéroport sans doute…

— Sans doute… fit en écho celui qui venait d'être appelé du nom de Miguel.

Il désigna la serviette et demanda, s'adressant à Bob :

— C'est l'objet en question ?

Bob eut un nouveau signe de tête affirmatif, pour dire :

— Vraiment, on peut dire que vous êtes doué pour les devinettes…

Miguel ne parut pas avoir entendu cette remarque ironique. Il s'approcha du divan et jeta un rapide regard sur les initiales dorées apposées sur la serviette.

— J. T., lut-il. Jorge Trapero… Aucune erreur possible…

D'une main, l'autre tenant toujours l'automatique, il tenta d'ouvrir la serviette, mais en vain, et Bob crut bon d'expliquer :

— Elle est fermée à clef… Je n'ai pu voir ce qu'il y avait dedans…

Jugeant sans doute n'avoir rien à craindre du pseudo-Dominique, Miguel glissa son arme dans la poche de son manteau. En même temps, il en tirait un solide couteau pliant qu'il ouvrit, et dont il se servit pour faire sauter les deux serrures, assez frêles, de la serviette. Quand celle-ci fut ouverte, il en fouilla l'intérieur d'une main fébrile, mais tout ce qu'il put en tirer fut une grande enveloppe bourrée… de vieux journaux soigneusement pliés.

# Chapitre V

Un silence complet, marquant une totale stupeur, avait succédé à la découverte du contenu de la serviette. Au fond de lui-même, Bob Morane se payait une pinte de bon sang, mais il n'en était pas de même de Miguel et de Juanito, dont les visages basanés tournaient au plomb.

Le premier, Miguel explosa. Il se pencha vers Morane, pour demander, d'un ton menaçant :

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Allez-vous me dire ce que cela signifie ?...

Tout en feignant la surprise, Bob se sentait aussi heureux qu'un Indien faisant la danse du scalp.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit-il. Probable que le nommé Trapero n'aime pas voyager sans emporter de la lecture...

Cette fois, le persiflage du faux Dominique n'eut pas le don de plaire à Miguel, dont le ton monta.

— Vous n'êtes pas ici pour vous moquer ! tonna-t-il. Je vous pose une question... Répondez-moi...

— Inutile de vous fâcher, mon vieux, dit Morane. Mettez-vous à ma place. Je pars pour Orly avec Tampa et José, qui m'ont engagé sans me donner d'autres renseignements. Là-bas, il y a du grabuge et, malgré cela, je réussis à m'emparer de la serviette pour laquelle nous étions venus, et à la ramener ici. Or, cette serviette contient seulement de vieux journaux. Où est ma faute ?...

Pour donner un ton de véracité à ces paroles, Bob n'avait pas eu à faire de grands efforts d'imagination, mais seulement à se mettre dans la peau du vrai Dominique, auquel la mésaventure était réellement arrivée.

Miguel dut se rendre à l'évidence : Dominique n'était pour rien dans leur déception. Il en convint en n'insistant pas. Pendant quelques secondes, il demeura silencieux, puis soudain

il se jeta sur les vieux journaux contenus dans la serviette et les lança sur le sol, pour les piétiner avec rage, en grinçant des dents et en rugissant :

— Trapero nous a tendu un piège !... Nous avons été roulés !... Roulés !... Roulés !...

« Je n'ai assurément pas affaire au grand patron, songea Bob. Un vrai chef serait plus maître de soi et, au lieu de s'abandonner à une colère juvénile, il penserait aussitôt aux moyens de retourner la situation à son avantage... Bien sûr, ce Miguel et ce Juanito ne sont pas de vulgaires hommes de main, comme Tampa et José, mais il s'agit assurément encore de sous-fifres... »

La fureur de Miguel était soudain tombée. De la pointe du pied, il écarta les lambeaux de journaux déchiquetés, puis il marcha vers la porte en disant à son compagnon :

— Filons, Juanito... Nous n'avons plus rien à faire ici et il nous faut au plus vite rendre compte de notre échec au « patron »...

« C'est bien ça, songea encore Bob, il y a un "patron". Faut que je m'arrange pour faire sa connaissance... »

Et, comme Miguel et son complice s'apprêtaient à quitter la pièce, il lança :

— Eh ! minute, vous deux !... Il me semble que vous oubliez quelque chose...

Sur le pas de la porte, Miguel fit volte-face.

— Oublier quelque chose ?... Quoi donc ?...

Ostensiblement, Morane frotta l'un contre l'autre le pouce et l'index de sa main droite, geste à la signification universelle.

— Mon argent, dit-il. Je vous ai ramené la serviette ; faut me payer à présent... Ce n'est pas ma faute si elle ne contenait que de vieux journaux...

Un ricanement échappa à Miguel.

— Et est-ce la nôtre de faute ?

Bob haussa les épaules avec indifférence.

— Si vous aviez été mieux renseignés, l'affaire n'aurait pas raté... Tout ce que je veux, moi, c'est mon argent... Mieux vaut que nous nous entendions car, qui sait si vous n'aurez pas encore besoin de moi...

L'homme au manteau de mohair fronça le sourcil.

— Besoin de toi ?... Que veux-tu dire ?

— Tout simplement que vous ne devez pas être de ceux-là qui abandonnent facilement leur proie... Je me trompe peut-être, mais vous allez tenter, d'une façon ou d'une autre, de récupérer ce que vous n'avez pas trouvé dans la serviette. Dans ce cas, maintenant que Tampa et José sont probablement sous les verrous, vous aurez besoin d'un homme décidé et au courant de toute l'affaire, et alors je pourrai crier : « Présent ! »

Longuement, Miguel considéra Morane, puis il dit :

— Ce n'est pas si bête ce que tu viens de dire... Maintenant que Tampa et José se sont fait poisser comme des débutants, il est possible en effet que nous ayons besoin de toi, et peut-être plus vite que tu ne le penses... Suis-nous...

— Et mon argent ? fit le faux Dominique, semblant tenir à son idée.

— Cela va s'arranger, sois sans crainte, assura Miguel.

Et il répéta :

— Suis-nous... Tu n'auras pas à le regretter...

Les trois hommes sortirent de la maison et, une fois au-dehors, Miguel désigna la 403 demeurée au bord de l'accotement.

— Ta voiture ? demanda-t-il à Morane.

Et comme ce dernier secouait la tête affirmativement, l'homme au manteau de mohair continua :

— Juanito va t'accompagner pour t'indiquer la route, car tu pourrais nous perdre dans la circulation et tu auras besoin de ta voiture pour le petit travail dont nous comptons te charger...

« Ou bien pour m'envoyer au fond de la Seine en simulant un accident », songea Bob.

Mais, déjà, Miguel s'était dirigé vers une DS parquée à peu de distance. Morane s'installa au volant de la 403 et Juanito prit place à ses côtés. Les deux voitures démarrèrent et, pendant un moment, Bob suivit la DS d'assez près. Ensuite, quand ils eurent atteint des quartiers plus encombrés, il ralentit à dessein, pour permettre à Bill de suivre sans courir le risque d'être arrêté par un signal rouge ou retardé par quelque embouteillage.

La DS prit rapidement de l'avance, et Juanito le remarqua, car il demanda à Morane :

— Pourquoi ne roules-tu pas plus vite ?... Nous allons perdre Miguel...

— Rouler plus vite ? fit Bob. C'est facile à dire... Je ne suis pas un champion de stock-car comme votre copain, moi. Les accidents vous tombent dessus sans crier gare, et si j'emboutis ma trottinette, ce ne sera pas vous qui paierez les réparations... surtout que, jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu la couleur de votre argent. Je me demande même s'il existe... Et puis, pourquoi craindre de perdre votre copain de vue puisque, de toute façon, vous connaissez le chemin...

Cette raison parut péremptoire à Juanito, qui n'insista pas. D'ailleurs, de son côté, Miguel avait ralenti l'allure de la DS, pour permettre à Bob de se tenir dans son sillage.

Une crainte assaillait Morane ; c'était que Bill perdît le contact. Par bonheur, on avait emprunté les grandes artères périphériques, où la circulation était un peu moins dense que dans le centre et, jetant de temps à autre un regard prudent dans le rétroviseur, Bob pouvait apercevoir la Jaguar suivant à distance respectueuse.

En longeant toujours les avenues périphériques, on atteignit la Seine, qui fut franchie, et l'on s'enfonça à travers les rues de Boulogne. Quelques minutes plus tard, la DS ralentissait, puis s'arrêtait à proximité d'un hôtel particulier de bonne mine bien qu'un peu délabré. Miguel lança quelques coups de klaxon discrets, et la porte cochère de l'hôtel s'ouvrit, pour être franchie aussitôt par la DS.

À son tour, Morane fit pénétrer la 403 dans une vaste cour aux pavés en ronde bosse et entourée de bâtiments construits assurément dans les années précédant 1900, mais auxquels on avait ajouté, à l'époque, un tas d'ornements anciens, de style Louis XIV et Louis XV, donnant à l'ensemble un aspect plutôt hybride.

Bien entendu, Bill Ballantine n'avait pu pénétrer dans la cour de l'hôtel, mais Bob avait vu la Jaguar s'arrêter à peu de distance, et il savait que son ami demeurerait de faction le temps qu'il faudrait. Cette assurance ne satisfaisait d'ailleurs

Morane qu'à demi, car il se savait à présent dans l'antre même des adversaires de Josefina Sandoval. À tout moment son subterfuge pouvait être découvert, et il devinait qu'alors il ne lui resterait plus qu'à numéroter ses os pour pouvoir les réunir en bon ordre dans un monde meilleur.

* * *

« Décidément, songeait Bob, il leur en faut du temps pour monter leurs petites manigances… »

On l'avait laissé seul dans une petite salle du rez-de-chaussée, et il se demandait quand allait prendre fin cette attente, car il y avait bien une heure déjà qu'il se trouvait là ; le jour baissait derrière l'unique fenêtre de la pièce et rien ne se passait.

En vain, il avait essayé de se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et, surtout, de savoir qui habitait cet hôtel particulier où on l'avait introduit. Rien ne l'avait renseigné. Le petit salon où il se trouvait était meublé en faux Louis XV et le papier du mur, de même style, n'était plus de toute première fraîcheur, tout comme le tapis mécanique, copie d'Aubusson de qualité vulgaire, recouvrant le centre du parquet aux lames disjointes. Sur une table basse étaient entassées des revues étrangères – américaines, anglaises, françaises, espagnoles – datant du déluge et qui, pas plus que le reste, ne lui apportèrent le moindre renseignement.

« Et Bill qui, lui aussi, doit trouver le temps long à attendre dehors, dans la Jag ! » songea encore Morane. Une chose le consolait, c'était que, jusqu'ici, tout se déroulait selon les plans prévus. Il avait réussi à récupérer les documents et à les mettre momentanément en lieu sûr, puis à prendre la place de Dominique et à s'introduire dans cette maison que, jusqu'à nouvel ordre, il considérait comme étant le repaire de la bande. La chance continuerait-elle à le servir ainsi ?

Il sourit et murmura :

— Après tout, j'ai toujours eu la baraka… Aucune raison que ça change…

Quelques minutes s'écoulèrent, puis des pas résonnèrent dans le couloir et la porte du salon s'ouvrit sur Juanito, qui dit simplement :

— Le chef veut te voir…

Le chef ? S'agissait-il toujours de Miguel ou, enfin, de celui qui tirait véritablement les ficelles de toute l'affaire, de ce « patron » dont il avait été question ? Morane penchait plutôt pour la seconde possibilité car, jusqu'alors, il n'avait pas encore entendu Juanito donner le nom de « chef » à Miguel.

Par un large escalier, Bob Morane fut mené à un vaste bureau devant la porte duquel deux hommes à faces de tueurs, et basanés comme des Indiens, montaient la garde. Quand le battant fut poussé, ils considérèrent Morane comme s'ils avaient voulu le dévorer, et Bob pensa : « Décidément, ce « chef » doit être un personnage bien important pour qu'il se fasse garder par de tels cerbères… »

Le bureau lui-même était plongé dans de quasi-ténèbres, car on avait tiré d'épais rideaux devant les fenêtres et, seul, un jour gris, mourant, comme éteint par la pluie, se glissait entre les anneaux permettant aux tentures de coulisser sur leurs barres. On y voyait juste assez pour ne pas être plongé en aveugle dans une obscurité totale.

Cette précaution ne pouvait manquer d'amuser Morane, car il était un peu nyctalope, ce qui lui permettait d'y voir là où d'autres seraient demeurés quasi aveugles.

Sur la gauche, il vit bouger une masse sombre, et il supposa qu'il s'agissait de Miguel qui s'était débarrassé de son manteau de mohair. Derrière la forme noire et anguleuse de ce qui devait être une table de travail, Bob distingua une autre silhouette, celle d'un homme assis.

Tout d'abord, Morane ne put distinguer que cette silhouette puis, ses yeux s'habituant de plus en plus à l'obscurité, la tache pâle d'un visage s'imposa. Un visage dont il lui était difficile de détailler les traits, mais qui lui apparut cependant barré d'une épaisse moustache noire.

Bob ne put s'empêcher de sursauter légèrement, ce qui n'avait de toute façon pas grande importance à cause de l'obscurité régnant dans la pièce.

« Le Moustachu ! songea-t-il. Les documents seraient-ils à ce point importants pour qu'il se soit dérangé lui-même pour diriger les opérations ? »

Ce Moustachu n'était autre que le maître incontesté de la puissante organisation subversive qui, sous prétexte de libérer les pays de l'Amérique latine de l'emprise économique étrangère, se proposait de les livrer à la domination d'un mouvement politique dont le but était de placer le monde entier sous le joug d'une féroce dictature.

« S'il s'agit bien de l'individu auquel je pense – et je ne crois pas me tromper – songea encore Morane, voilà une histoire qui peut se révéler plus riche en conséquences que je ne l'avais cru dès le début… »

Il n'eut pas le loisir de réfléchir plus longtemps aux conséquences qu'il venait d'évoquer, car la voix de Miguel s'éleva, en espagnol.

— Voilà l'homme dont nous venons de vous parler, *señor*…

Soudain, Morane eut l'impression qu'une boule de feu lui sautait à la figure. Il ferma les yeux, ébloui par une lumière trop violente, et il comprit presque aussitôt que quelqu'un, le Moustachu en l'occurrence, venait d'allumer et de braquer vers lui un puissant projecteur posé sur la table.

Il y eut un long moment de silence, moment au cours duquel, Bob en était sûr, le Moustachu l'observait à loisir. Puis, le projecteur fut éteint et une voix, qui n'était pas celle de Miguel et qui venait de derrière la table, dit :

— Je crois qu'il fera l'affaire, puisqu'il a réussi à s'emparer de la serviette et de fuir au nez et à la barbe des policiers de l'aéroport. Si cette serviette ne contenait que de vieux journaux, on ne peut lui en faire grief…

Il y eut un nouveau moment de silence, puis le Moustachu reprit :

— Bonne chance, *señor*… Dominique…

Une chaise bougea ; la silhouette, le visage et la moustache, derrière la table, disparurent ; puis une porte claqua. Quelques secondes s'écoulèrent, le plancher craqua sous un pas et la lumière d'un plafonnier éclaira soudain la pièce. Derrière la table, il n'y avait plus personne. Rapidement, Morane regarda

autour de lui, pour apercevoir Miguel et Juanito, qui se tenaient respectivement dans un coin de la pièce.

Souriant, Miguel, qui avait effectivement quitté son manteau de mohair, Miguel donc vint s'asseoir négligemment sur un coin de la table. Il regarda Morane avec intérêt, puis il dit :

— Eh bien ! mon cher Dominique, il semble que vous avez conquis le patron, puisqu'il vous a trouvé digne d'accomplir la mission de confiance dont je vous ai parlé…

— De quoi s'agit-il ? demanda Morane du ton de quelqu'un qui se tient sur ses gardes.

— D'enlever une jeune fille, tout simplement…

Bob songea : « Voilà les affaires qui se compliquent… » Aussitôt, il dit, l'air un peu hésitant :

— Un enlèvement ?… Rien que ça ?… Voilà un sale boulot… Dangereux et, si on est pris…

— Vous ne courrez aucun risque ; toutes les précautions seront prises pour ça… et vous toucherez un million… Voilà cinq cent mille francs en guise d'acompte…

Miguel tira de la poche intérieure de sa veste une liasse de billets de banque, qu'il tendit à Bob. Celui-ci prit la liasse, mais ne l'empocha pas.

— Et qui est cette jeune fille qu'il me faut enlever ? interrogea-t-il.

— Une certaine Josefina Sandoval… Une compatriote… Quand elle sera en notre pouvoir, elle nous servira de moyen de chantage pour récupérer les documents que Tampa, José et vous-même avez manqués à Orly…

« Voilà qui est de bonne guerre, se dit Morane. Le Moustachu n'a pu s'emparer des documents ; alors, il va s'assurer de la personne de Fina. Tant que celle-ci sera en son pouvoir, papa Sandoval sera muselé… Personnellement, tout ce qui me reste à faire, c'est accepter le marché. Si quelqu'un doit enlever Fina, mieux vaut que ce soit moi… »

Il glissa l'argent dans sa poche, tout en déclarant joyeusement :

— Après tout, un million, c'est bon à prendre… Je suis votre homme…

Et, en lui-même, il pensait : « Jamais sans doute le Moustachu n'aura aussi bien placé sa confiance… Cela va lui rapporter au moins du cent pour cent… Cent pour cent d'ennuis… »



# Chapitre VI

Se superposant à la pluie, la nuit était tombée sur Paris, à travers les rues de laquelle la 403, pilotée maintenant par Juanito, filait à moyenne allure. Il était huit heures et la circulation, relativement réduite à ce moment où la vie diurne avait pris fin et où la vie nocturne n'était pas encore amorcée, rendait l'avance aisée.

Depuis la brève entrevue que Bob avait eue avec le Moustachu, dans l'hôtel particulier de Boulogne, plusieurs heures avaient passé. Bob avait été laissé seul dans le grand bureau, pendant que Miguel et Juanito s'entretenaient avec leur chef dans une autre pièce, sans doute lointaine, pour, comme Miguel l'avait déclaré à Morane, mettre au point l'opération du soir.

Cette opération était en train à présent, et Bob, qui n'en connaissait pas les détails – tout ce qu'il savait, c'était que le Moustachu et ses complices voulaient enlever Josefina Sandoval – Bob donc crut bon de demander quelques explications à Miguel, assis à ses côtés au fond de la 403.

— Où me conduisez-vous ?

— Peu importe !... répondit l'homme au manteau de mohair. Nous allons vous déposer à proximité d'une maison d'où, à huit heures précises, sortira une jeune fille de dix-neuf ans environ, brune et jolie. Par acquit de conscience, vous lui demanderez si elle se nomme bien Josefina Sandoval. Elle vous répondra par l'affirmative, ou se troublera. Vous la pousserez alors de force dans la voiture, et le tour sera joué...

— Et si elle résiste ?

— Elle ne résistera pas, surtout quand vous lui aurez discrètement montré ceci...

Miguel tira de sa poche un automatique, qu'il tendit à Morane en disant :

— La seule vue d'un tel joujou fait souvent réfléchir les plus récalcitrants…

Bob empocha l'arme et demanda encore :

— Pourquoi avez-vous besoin de moi pour ce travail ?… N'importe lequel d'entre vous ferait l'affaire…

— Sans doute, mais la *señorita* Sandoval doit se savoir surveillée depuis quelque temps, et elle se méfiera de tout homme de type espagnol trop accusé… De vous, au contraire…

Miguel n'acheva pas et se contenta de sourire. De son côté, Morane préféra s'abstenir de demander d'autres explications, de peur que cette insistance ne paraisse louche à son interlocuteur.

La 403 continua à rouler, et Bob, en vieux Parisien qu'il était, n'avait aucune peine à se rendre compte qu'elle se dirigeait vers le XVII^e^ arrondissement. L'avenue du Bois de Boulogne fut traversée, puis l'avenue de la Grande Armée…

Morane aurait aimé savoir si Bill Ballantine continuait à suivre sa piste, non qu'il croyait que son ami, lassé par le temps écoulé, eût abandonné, mais il pouvait, dans la nuit et la pluie, avoir perdu la 403 de vue. Bob était tenté de se retourner pour jeter un coup d'œil par la custode arrière, mais il avait peur, en agissant ainsi, d'attirer l'attention de Miguel ; et puis, il était improbable que, dans l'obscurité, il eût été capable de distinguer les feux de position de la Jaguar de ceux des autres voitures.

Après s'être engagée sur le boulevard Pereire, la 403 roula encore sur quelques centaines de mètres, puis elle ralentit et s'immobilisa au bord du trottoir. Par la portière, Miguel désigna à Morane une maison de belle apparence.

— C'est là, expliqua-t-il.

Il jeta un regard à sa montre et continua :

— Dans quelques secondes il sera huit heures… C'est le moment !… Allez-y… Et, surtout, si la petite refuse de vous suivre, menacez-la de votre arme…

Bob tira de sa poche l'automatique que venait de lui remettre Miguel.

— Soyez sans crainte, dit-il, je ferai ce qu'il faut…

Mais, en lui-même, il songeait : « Si jamais je dois faire usage de cette arme, tu auras une drôle de surprise, mon lascar… »

Il ouvrit la portière, mit pied à terre et se dirigea vers la maison désignée par Miguel. Il tombait des hallebardes, ce qui incitait peu de monde à sortir, et le boulevard était désert. « Temps rêvé pour un enlèvement », pensa Bob. Il avait à peine franchi quelques mètres que la porte de la maison s'ouvrit et que Fina parut. Morane voulut lui crier de ne pas refermer la porte, mais il était trop tard : déjà, la jeune fille avait claqué le battant derrière elle.

Rapidement, Bob s'avança vers elle, qui le reconnut aussitôt.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle. Pourquoi avez-vous voulu absolument me donner rendez-vous ici, dehors, au lieu de monter chez moi ?

— Je ne vous ai pas donné rendez-vous, protesta Bob qui commençait à se rendre compte que l'affaire sentait le brûlé…

— Pourtant, il y a deux heures, vous m'avez fait téléphoner…

— Je ne vous ai pas fait téléphoner… C'était un piège, Fina…

Et, comme elle le regardait sans comprendre, il dit encore, très vite :

— Vous allez rouvrir votre porte, rapidement, et je protégerai votre retraite. Une fois chez vous, nous serons momentanément à l'abri et…

Il n'eut pas le temps d'achever, car quelqu'un dit à voix haute, derrière lui :

— Inutile, *señor* Morane… À votre place, je conseillerais plutôt à votre jeune amie de se tenir tranquille…

Lentement, Bob fit volte-face, pour se trouver nez à nez avec Miguel qui l'avait suivi sans qu'il l'entendît, le bruit de ses pas étant couvert par les crépitements de la pluie dans les frondaisons du boulevard. Miguel braquait un revolver, et il éclata de rire.

— Voyez-vous, *señor* Morane, si vous avez réussi à m'abuser, vous n'avez pas trompé notre chef. Il vous connaissait, lui, pour avoir vu votre photo dans les journaux…

Morane comprenait qu'il s'était laissé jouer, que s'il ne réagissait pas tout serait perdu, qu'il ne pourrait empêcher que Josefina tombât entre les mains des ennemis de son père. Quant à lui, son sort serait sans doute vite réglé.

Il réagit avec une soudaineté qui l'eût étonné lui-même si le moment n'avait été aussi critique. Rapidement, il braqua l'automatique, qu'il n'avait pas lâché, vers la poitrine de Miguel et, à trois reprises, il pressa la détente. Rien ne se passa. Seul, le chien de l'arme claqua par trois fois, à vide. Miguel éclata de rire à nouveau.

— Vous ne croyiez quand même pas, *señor* Morane, que nous allions mettre un automatique chargé entre les mains d'un adversaire aussi dangereux que vous ?... Votre arme est vide et, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de nous suivre sans résistance...

En hâte, Bob jugea la situation. Miguel se tenait à une distance suffisante pour qu'il ne pût espérer lui arracher son arme avant qu'il ait eu le temps d'en faire usage. La meilleure solution, pour l'instant, était de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de passer par les exigences du bandit... pour lui jouer un mauvais tour à la première occasion...

— Qu'attendez-vous de nous ? interrogea Morane.

— Tout simplement que vous me suiviez tous deux, bien gentiment, dans la voiture, répondit Miguel.

— Et ensuite ?

— Ensuite, vous verrez, *señor* Morane... Si je vous racontais tout, où serait la surprise ?

— Vous avez raison, fit Bob en souriant. Il faut laisser une part à l'imprévu...

Et, se tournant vers Josefina, il continua :

— Je crois décidément, chère amie, qu'il nous faudra nous résoudre à faire ce petit tour en voiture. Au moins, avec cette pluie, serons-nous à l'abri...

* * *

— Vraiment, *señor* Morane, vous avez bien failli nous abuser jusqu'au bout, avait dit Miguel, qui avait pris place sur le siège avant de la 403, aux côtés de Juanito qui pilotait comme précédemment.

L'homme au manteau de mohair s'était retourné vers le fond de la voiture, où Fina et Bob étaient assis côte à côte, et il braquait son revolver dans leur direction.

— Voyez-vous, continua le scélérat, s'adressant toujours à Bob, quand notre chef vous a reconnu, dans le bureau où il vous a reçu, il a compris tout de suite que vous n'étiez pas ce Dominique engagé par Tampa, car vous avez trop bonne réputation, *señor* Morane. Qu'aurait alors dû faire notre chef ? Vous démasquer ouvertement ?... Tout autre aurait agi de cette façon, mais il préféra, au contraire, se servir de vous... Supposant que vous étiez en rapport avec la *señorita* Sandoval, il a fait téléphoner à celle-ci de votre part, lui fixant rendez-vous devant l'immeuble qu'elle habite. Vous lui faisiez savoir que de graves événements se passaient et que le temps pressait. En vous apercevant, la *señorita* serait sans méfiance et la suite de notre plan se déroulerait sans accroc. Cela pouvait réussir, ou échouer... Cela réussit et, la suite, vous la connaissez...

« J'ai trop compté sur la baraka, songea Bob. N'empêche que, si ce maudit Moustachu ne m'avait reconnu, j'aurais pu réussir et empêcher que Fina tombe au pouvoir de ses ennemis... Mais mon plan est en pièces et tout ce que je puis faire à présent, c'est tenter de recoller les morceaux... »

— Que voulez-vous exactement de nous ? demanda-t-il.

Ce que Miguel et ses complices voulaient, Bob le savait mais, comme on dit, il faisait l'âne pour avoir du foin.

— Ce que nous voulons ? fit le forban. La *señorita* a en sa possession des documents dont son père pourrait faire un usage qui nous serait... disons... préjudiciable. Tant que la *señorita* sera en notre pouvoir, le *señor* Sandoval hésitera à publier ces documents... Il aurait trop peur qu'il n'arrive quelque chose à sa petite fille chérie...

— Et si vous récupériez ces documents ? interrogea Morane.

Il venait de songer que, tout compte fait, il serait aisé de conclure un marché avec le Moustachu et sa bande : leur remettre l'enveloppe dissimulée dans la Jaguar en échange de leur liberté, à Josefina et à lui-même.

— Récupérer les documents ? fit Miguel. Que voulez-vous dire ?

Morane allait préciser son idée, quand il sentit le pied de Fina se poser sur le sien et s'y appuyer fortement. Il comprit aussitôt que la jeune fille l'engageait à ne pas persévérer dans la voie où il s'engageait.

— Je ne voulais rien dire de précis, dit Morane en haussant les épaules. Je faisais une supposition, c'est tout…

Mais il ne pouvait s'empêcher de penser que Josefina faisait bon marché de leur liberté, voire de leurs vies, à tous deux. Il était évident que, pour la jeune fille, il était d'une extrême importance de sauver les documents que son père lui confiait. Puisque le sort de son pays en dépendait, elle se sentait écrasée par une lourde responsabilité qui, pour le moment, primait chez elle sur toute autre considération.

La 403, suivant l'avenue de Neuilly, avait gagné Courbevoie, pour longer la Seine en direction de l'amont. Les quais étaient déserts et sombres et c'était tout juste si l'on distinguait, sur la droite, le ruban couleur de plomb du fleuve et les dos luisants des péniches amarrées. Paysage bouché de toutes parts, à la fois par la pluie et les ténèbres que perçaient les faisceaux des phares, dont la lumière se résorbait presque aussitôt en une brume au fond de laquelle le moindre objet se découpait en flou, changé en fantôme par les voiles d'eau successifs.

Bob Morane, au cours de ses multiples aventures, s'était trempé les nerfs, jusqu'à ce qu'ils devinssent aussi durs que des câbles d'acier. Pourtant, il n'aimait pas du tout ce voyage au fond de la pluie et de la nuit. Mais là, pas du tout. Cela avait quelque chose de sinistre…

Et, menacé comme il l'était par le revolver de Miguel, dans l'étroit espace de la voiture, où il ne pouvait espérer entamer un combat victorieux, il se sentait singulièrement impuissant. Impuissant au point qu'il en venait à mettre tous ses espoirs dans l'intervention de Bill Ballantine ; mais celui-ci devait avoir depuis longtemps perdu sa piste à travers ce néant d'eau et de ténèbres…

# Chapitre VII

Bill Ballantine n'avait pas perdu la trace de son ami. Du moins pas tout de suite…

Comme on le sait, quand la 403 avait quitté la maison de Dominique, l'Écossais, aidé en cela par Morane, qui s'était arrangé pour lui faciliter la besogne, avait réussi à suivre la piste jusqu'à Boulogne. Là, il avait vu la 403 pénétrer dans l'hôtel de maître et, alors, avait commencé pour lui une longue attente.

Ayant arrêté la Jaguar le long du trottoir, aux environs de l'hôtel, Bill commençait à trouver le temps fort long, surtout que la nuit était venue et que la pluie ne cessait de tomber, quand soudain la 403 reparut. À l'arrière, Ballantine crut reconnaître la silhouette de Morane, mais il n'en était pas sûr.

— Et si je me trompais ? s'était demandé Bill. Si ce n'était pas le commandant et si celui-ci se trouvait toujours, en mauvaise posture, à l'intérieur de la maison ?

Il décida de se fier à sa première impression et lança la Jaguar à la poursuite de la Peugeot bicolore. Le plus difficile certes, n'était pas de la rejoindre, mais au contraire de se tenir à distance suffisante pour ne pas la perdre de vue et, en même temps, ne pas se faire remarquer par les hommes accompagnant Morane. En outre, avec la pluie, la visibilité était mauvaise, non seulement à cause du macadam mouillé qui réfléchissait les lumières, mais aussi parce que les essuie-glaces ne suffisaient pas à la besogne.

Mais Bill Ballantine était un peu comme le bouledogue : une fois qu'il tenait sa proie, il ne la lâchait plus. À deux reprises, sur le boulevard Suchet et le boulevard Lannes, il perdit la 403 de vue, mais pour réussir chaque fois à la retrouver un peu plus loin. Boulevard Pereire, il s'était arrêté, tous feux éteints, dans un pan d'ombre, à une cinquantaine de mètres derrière la Peugeot. Il avait vu Morane en descendre, puis Miguel et, quelques minutes plus tard, les deux hommes y remonter en

compagnie d'une femme qu'il ne put reconnaître à cause de l'obscurité. Ce fut tout juste s'il put identifier Morane, dont la silhouette lui était évidemment très familière, et aussi Miguel à cause de son manteau clair. La rapide scène qui s'était déroulée entre les deux hommes et Josefina Sandoval avait donc échappé complètement à Bill qui, à cause de l'éloignement et de l'obscurité, n'avait ni aperçu les revolvers ni entendu les paroles échangées.

La poursuite avait repris. Sur le pont de Neuilly, Ballantine avait vu la 403 éclabousser un clochard, qui l'avait longuement regardée s'éloigner, puis tourner à droite, le long de la Seine.

À présent, la Jaguar roulait sur les quais déserts, guidée exclusivement par les feux arrière de la Peugeot. Pour ne pas attirer l'attention, Ballantine n'avait pas allumé ses grands phares, se contentant des lanternes de position, ce qui n'arrangeait rien.

— Si cela continue comme ça, maugréait-il, je vais m'envoyer dans la flotte…

On avait quitté les abords immédiats de la capitale et les maisons avaient été remplacées par des murs d'usines, des terrains vagues. Parfois, les lumières d'un café de marinier brillaient au bord de la route et, au passage, un juke-box crachait note par note sa musique en conserve.

Bill était de plus en plus de mauvaise humeur.

— Mais où donc filent-ils comme ça ? se demandait-il à haute voix. C'est pas un temps pour une promenade d'agrément…

Certes, il était au sec. Cependant, de temps à autre, une goutte d'eau, jaillie par un interstice de la capote, ou par la vitre qui fermait mal, s'écrasait sur son col et lui postillonnait au visage, ce qui suffisait chaque fois à le mettre en rage.

— Ça coûte des fortunes, ces bagnoles, grognait-il, ça roule à vous envoyer tout droit au paradis, ou en enfer, mais ça prend l'eau comme des éponges… Heureusement qu'ces gars-là fabriquent pas des sous-marins…

Bien sûr, Bill Ballantine était injuste envers la splendide mécanique qu'il conduisait, mais il eût été injuste envers le monde entier s'il avait eu le temps d'y penser.

Les deux feux rouges, assez loin en avant de lui, l'hypnotisaient.

— Si seulement je pouvais m'arrêter durant quelques minutes dans un de ces bistrots ! murmura-t-il. Un bon grog – un quart d'eau chaude, trois quarts de cognac – me ferait le plus grand bien…

La pluie cessa de tomber, et cela mit un peu de baume au cœur de l'Écossais. Il allait pouvoir rouler plus à l'aise, sans crainte de perdre la 403 de vue…

C'est alors que tout se mit à aller mal. La Jaguar s'inclina légèrement sur la droite, c'est-à-dire du côté du fleuve, et Ballantine dut manœuvrer au volant pour empêcher la voiture de sortir de sa trajectoire. L'inclinaison s'intensifia, puis il y eut une série de heurts à l'arrière.

— Un pneu crevé ! fit Bill, qui était un conducteur trop averti pour s'y tromper.

Il arrêta la voiture et mit pied à terre après avoir pris une torche dans la boîte à gants. Bientôt, il ne douta plus : le pneu arrière droit était à plat, et il allait devoir changer la roue. En toute autre circonstance, cela n'eût été qu'une formalité désagréable, dont le géant, avec sa force et ses connaissances en mécanique, pouvait venir à bout en un temps record. À présent cependant, l'incident prenait un tour presque tragique car, quand Bill aurait changé la roue, aussi rapide fut-il, la 403 serait loin.

Déjà, Ballantine voyait les feux rouges s'estomper dans le lointain, puis disparaître tout à fait, comme effacés par la nuit. Il se mit à trépigner d'impuissance.

— Bien ma chance ! éclata-t-il. Bien ma chance !… Jusqu'ici, j'ai suivi la piste mieux que ne l'aurait fait un champion de Scotland Yard, et voilà que ce maudit pneu…

Déjà, il ouvrait le coffre pour en tirer la roue de secours et le cric.

— Heureusement qu'il ne pleut plus, dit-il pour se consoler.

C'est alors qu'il s'aperçut que le cric manquait.

* * *

Roulant toujours de son allure régulière, emportant Josefina Sandoval, Bob Morane, Miguel et Juanito, ce dernier tenant toujours le volant, la 403 avait continué à longer la Seine.

Finalement, elle stoppa le long d'un quai bordé de vieux entrepôts et de terrains vagues encombrés d'anonymes ferrailles.

« Le coin rêvé pour un assassinat, songea Morane. J'ai l'impression que cela va être le moment de jouer mon va-tout si je veux nous tirer, Fina et moi, de ce mauvais pas… »

Déjà, Miguel avait mis pied à terre. Il ouvrit la portière arrière de la voiture et, braquant son revolver vers l'intérieur, commanda :

— Sortez !… Et, surtout…

Le forban n'acheva pas. En feignant d'obéir, Morane, saisissant la poignée de la portière, avait tiré celle-ci en arrière, de façon à ce qu'elle frappât la main tenant l'arme.

L'homme au manteau de mohair poussa un cri de douleur et, tout de suite, tenta de pointer à nouveau vers Morane le revolver que le coup avait détourné. Il n'en eut pas le temps cependant. Bob avait bondi pour, de ses deux poings, marteler la poitrine et l'estomac de son adversaire, qui plia sous cet assaut.

Un crochet du droit, solidement appliqué à la pointe du menton, envoya Miguel à terre, et Morane se baissait déjà pour s'emparer du revolver, quand un bruit de pas retentit derrière lui.

« Juanito ! songea-t-il. Je l'avais oublié… »

Il se retourna, prêt à la défensive, mais au lieu d'une seule silhouette, il en distingua plusieurs. Il n'eut pas le loisir de se demander ce que cela signifiait, car une matraque siffla dans l'air, et il eut l'impression qu'une grenade lui explosait sur la mâchoire. En même temps, il sombrait dans le néant.

Quand il revint à lui, il distingua, à travers un brouillard d'abord, puis plus nettement, plusieurs hommes qui l'entouraient, éclairés indirectement par la lumière des phares de la 403.

Au fur et à mesure qu'il sortait de l'engourdissement dans lequel le coup de matraque l'avait plongé, Morane reconnaissait

les hommes qui l'entouraient à présent. Ils étaient au nombre de cinq : Juanito, qui maintenait Fina par les poignets, Miguel, les deux gardes du corps aperçus au cours de l'après-midi à la porte du bureau du Moustachu, et un cinquième personnage qui avait relevé et boutonné très haut le col de son imperméable et baissé le bord de son chapeau, de façon à ce qu'on ne pût rien distinguer de son visage.

Bob tenta de se redresser, mais il se rendit compte alors que, pendant son évanouissement, on lui avait lié les mains derrière le dos.

De derrière le col de l'imperméable relevé, un ricanement s'échappa, et quelqu'un dit :

— Décidément, *señor* Morane, la chance vous a abandonné… Vous allez bientôt savoir ce qu'il en coûte de se mêler de ce qui ne vous regarde pas…

L'homme au col relevé avait parlé en français, mais avec un fort accent hispano-américain, et Bob reconnut aussitôt la voix. Il l'avait entendue déjà dans le courant de l'après-midi : c'était celle du Moustachu.

Morane ne put s'empêcher de ricaner :

— Si j'ai besoin de conseils de prudence, *señor*, vous avez besoin, vous, qu'on vous prête des ciseaux et un rasoir… Les bacchantes ne se portent plus cette année…

Il y eut un silence gêné, ce qui tendait à prouver que l'homme au col relevé n'ignorait pas que « bacchantes » était la traduction argotique du mot « moustaches ».

S'il y avait une chose que Bob Morane perdait rarement, même dans les pires circonstances, c'était sa bonne humeur, une bonne humeur un peu agressive qui, souvent, donnait à l'adversaire l'impression d'une confiance en soi qu'il ne possédait pas toujours.

Ce fut donc ce penchant, tout parisien, pour la gouaille, qui poussa Bob à renchérir sur sa première raillerie :

— À moins que toute votre force ne réside dans vos moustaches, comme Samson l'avait dans les cheveux…

Un grognement de colère s'échappa de derrière le col de l'imperméable, et le Moustachu fit un pas en direction de Morane, dans une intention évidemment agressive.

— Attention !... fit Bob en riant. Ne pas perdre la face surtout... Que diraient vos complices s'ils vous voyaient frapper un homme aux mains liées ? Votre réputation serait à jamais ternie...

Peut-être fut-ce cette remarque qui retint le Moustachu, car il s'immobilisa pour ricaner à son tour :

— Moquez-vous, *señor* Morane... Bientôt, vous ne rirez plus... Je vais ramener la *señorita* Sandoval dans mon pays, où je la séquestrerai jusqu'à ce que son père passe par mes conditions et me fasse tenir les documents que je recherche... Quant à vous...

Fausto Cordal – c'était le vrai nom du Moustachu – avait réussi à imposer, par les armes, sa loi à une petite république d'Amérique centrale, pays dont il s'était institué président et d'où partaient, comme du centre d'une toile d'araignée, toutes ses actions subversives en direction des pays voisins. C'était assurément là que Cordal comptait retenir Josefina prisonnière. Quant à obtenir les documents, c'était autre chose, car Cordal, tout comme Fina d'ailleurs, que Bob n'avait pas eu le loisir de mettre au courant des événements qui s'étaient déroulés à Orly, Cordal donc ignorait que ces documents avaient été récupérés par Morane et cachés dans la Jaguar.

Bien entendu, Bob aurait pu se servir de cette dernière circonstance pour essayer de conclure un marché avec ses adversaires. Mais, pour cela, il lui aurait fallu savoir où se trouvait Bill. Et puis, il ne pouvait se résoudre à priver les adversaires de Cordal d'une arme – les documents en l'occurrence – propre à l'abattre, ou, tout au moins, à le compromettre dans l'esprit des peuples sud-américains.

Mais, cependant, le Moustachu avait continué :

— Quant à vous, *señor* Morane, je vais m'arranger pour vous mettre définitivement hors d'état de nuire...

Il se tourna vers ses complices et ordonna :

— Relevez-le !... Qu'on en finisse !...

On empoigna Morane et on le mit sur pied, pour le pousser ensuite sur un grossier pont, fait de quelques planches reliant le quai à une vieille péniche amarrée.

« Est-ce qu'ils vont me flanquer à l'eau ? » se demandait Bob tout en franchissant ce pont branlant. Il n'envisageait pas cette éventualité avec trop de terreur car, si on ne l'assommait pas préalablement, il était assez bon nageur pour s'en tirer, même avec les mains liées derrière le dos.

Comme Morane et les hommes qui l'accompagnaient prenaient pied sur la péniche, Josefina Sandoval qui, toujours maintenue par Juanito, était demeurée à terre, s'écria :

— Laissez-le !... Je dirai à mon père de vous faire remettre les documents... Je ferai tout ce que vous voudrez mais épargnez-le...

Cette intervention devait pourtant se révéler inutile, car Fausto Cordal éclata de rire.

— Épargner le *señor* Morane ?... Un adversaire aussi dangereux ?... Et pourquoi donc ?... Puisque, de toute façon, votre père passera par toutes mes conditions... quand il saura que sa petite fille chérie est entre les mains de ses pires ennemis...

« Raté ! » songea Morane avec un peu d'amertume. Un peu seulement, car il ne tenait pas du tout à ce que le président Sandoval se rende, pour quelque raison que ce fût, à ce scélérat de Cordal. Il aimait la justice, Bob Morane, et il était têtu. De toute façon, il était reconnaissant à Fina d'avoir tenté de le sauver. Cela n'avait servi à rien3 certes, mais il en avait chaud au cœur...



# Chapitre VIII

— Attachez-le, et solidement !... commanda le Moustachu à ses deux gardes du corps, tandis que Miguel, d'une main, braquait une torche électrique et, de l'autre, son revolver sur Morane qui avait été entraîné dans une cabine située sous le pont de la péniche.

Les deux gorilles assirent Bob de force sur une mauvaise chaise, à laquelle ils le ficelèrent à l'aide de fines cordelettes de nylon. Quand ce fut terminé et que les gardes du corps se furent légèrement écartés, Fausto Cordal considéra longuement son prisonnier. Comme il savait avoir été reconnu et qu'il n'avait donc plus aucune raison de vouloir dissimuler à tout prix ses traits, il avait baissé le col de son imperméable et, sur son visage olivâtre, à la peau luisante, une double expression de gaieté cruelle et de haine froide se marquait.

Il se mit à rire, en disant :

— J'espère, *señor* Morane, que vous vous rendez compte à présent de ce qu'il en coûte de se frotter à moi, le futur maître de toute l'Amérique latine ?

Bob sourit doucement, pour répondre d'une voix calme :

— Je crois, *señor* Cordal, que vous anticipez un peu. D'ici à ce que vous ayez placé tous les pays d'Amérique Centrale et du Sud sous votre coupe, quelqu'un vous aura lancé un pavé dans les pattes... En ce qui me concerne, si j'avais su, au départ, que j'allais avoir directement affaire à vous, je m'y serais pris tout autrement. Avec quelques dents cassées, vous n'auriez plus l'occasion de crâner comme vous le faites à présent... Mais je suis bien tranquille, on s'arrangera bien, tôt ou tard, pour abaisser votre orgueil. Si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un d'autre...

Ces paroles ne parurent guère toucher le Moustachu, qui continuait de narguer son adversaire.

— Vos insultes ne m'atteignent pas, *señor* Morane. Vous allez mourir bientôt. Cette péniche est vieille et le bois de sa coque pourri. En outre, elle possède le grand avantage, pour ce que je veux faire, d'être amarrée à une berge à pic. Quelques coups de hache sous la ligne de flottaison et une brèche s'ouvrira. Vous, vous serez enfermé dans cette cabine où l'eau, montant rapidement, pénétrera bientôt. Vous périrez noyé et on ne retrouvera votre corps que le jour où l'on se souciera de cette vieille péniche abandonnée… si jamais quelqu'un s'en soucie.

— Et on me découvrira lié à cette chaise, fit remarquer Morane. Assurément, ma mort paraîtra naturelle…

Fausto Cordal haussa les épaules.

— Quelle importance !… Quand on vous repêchera vous serez plutôt en… euh !… mauvais état, et j'aurai regagné mon pays… Personne ne pourra me soupçonner… Pour le reste, demain, à l'aube, la *señorita* Sandoval sera embarquée de force à destination de l'Amérique Centrale, où elle sera définitivement en mon pouvoir en attendant le bon vouloir de son père.

Bob ne répondit pas. Il n'y avait d'ailleurs rien à répondre, car le Moustachu gagnait la partie et le seul témoin de son meurtre serait Fina qui, étant captive, ne pourrait rien révéler. Le seul espoir restant à Morane était l'intervention de Bill, mais celui-ci semblait avoir définitivement perdu sa trace, sinon il se serait déjà manifesté.

Silencieusement, Miguel et les deux gorilles avaient quitté la cabine. Fausto Cordal, lui, gagna la porte à reculons.

— Adieu, *señor* Morane ! dit-il sur un ton narquois. Et je vous donne un conseil : inutile de crier, vous vous fatigueriez inutilement et personne ne vous entendrait… *Adios*…

— Pas adieu, Moustachu, lança Morane, car nous nous retrouverons. Et je vous donne moi aussi un conseil pour ce jour-là : faites-vous fabriquer un dentier ; vous en aurez besoin…

Cordal ne parut pas avoir entendu cette dernière fanfaronnade – car ce n'était rien d'autre qu'une fanfaronnade – et il quitta la cabine. La porte claqua derrière lui, une clef tourna dans la serrure, puis des pas s'éloignèrent dans l'étroite coursive menant au pont.

Bob demeura seul dans les ténèbres, ce qui avait pour avantage de lui dissimuler le décor sordide de la cabine aux cloisons suintantes. Une minute peut-être s'écoula, puis un bruit nouveau s'imposa dans le silence : des chocs sourds se répercutant le long des structures de la vieille péniche.

« Des coups de hache, songea Morane. Ils sont en train de pratiquer une brèche dans la coque, comme me l'a annoncé le Moustachu… »

Une dizaine de coups seulement se firent entendre, puis des pas retentirent à nouveau à travers le bâtiment, et le silence se reforma. Quelques minutes d'attente ; ensuite, il y eut des vrombissements de moteurs qui décrurent rapidement, s'estompèrent, puis cessèrent tout à fait.

« Les voilà partis », songea encore Morane.

Toujours étroitement ligoté à sa chaise, Bob demeura longuement immobile, prêtant l'oreille au moindre son. Tout d'abord, il n'entendit que les battements de son cœur. Mais, bientôt, un autre bruit s'imposa : un clapotis léger, qui allait sans cesse en se rapprochant.

« L'eau ! Elle doit monter rapidement ; il a sans doute suffi de quelques coups de hache pour creuser une large ouverture dans cette coque pourrie… »

Tout en prêtant l'oreille à la rumeur de l'eau montant à l'intérieur de la péniche, Bob guettait le bruit d'un moteur, car il gardait le secret et vain espoir que Bill Ballantine interviendrait.

À nouveau, les minutes s'écoulèrent, lourdes d'angoisse. Le clapotis se faisait toujours plus précis, et Morane avait l'impression que la péniche tout entière était animée d'un mouvement descendant, très lent mais régulier.

Dans les ténèbres de la cabine, Bob sursauta, comme si une vérité se faisait soudain jour en lui, et il pensa :

« Je dois absolument me tirer d'ici, sinon je vais boire l'eau de la Seine, avec tous ses microbes, et contracter une sale maladie… »

Jusque-là, il envisageait la situation avec une certaine bonne humeur mais, quand il se rendit compte que ses liens, noués de main de maître, ne jouaient pas, il commença à s'inquiéter sérieusement.

— Décidément, murmura-t-il, les gorilles de Cordal sont passés experts dans l'art de faire des nœuds. Cela m'étonnerait pourtant beaucoup si l'on me disait qu'ils ont été boy-scouts…

Puis il dit, à haute voix cette fois, comme s'il voulait s'imprégner de ses propres paroles :

— Il me faut faire quelque chose !… Sortir de ce rafiot de malheur qui, si je n'y prends garde, pourrait bientôt se changer en cercueil sous-marin…

Se penchant légèrement en avant, il réussit à décoller du plancher les pieds de la chaise à laquelle il était attaché. Alors glissant, centimètre par centimètre sur ses semelles, il progressa, entraînant le siège avec lui, en direction de la cloison d'en face, de façon à ce que, quand il l'atteindrait, il se trouve juste devant la porte de la cabine. Il y parvint avec bien de la peine, sachant que, s'il perdait l'équilibre et tombait soit en avant, soit sur le côté, il lui serait difficile de se redresser.

Quand il atteignit la cloison, il laissa reposer, durant une minute ou deux, les pieds de la chaise sur le plancher, de façon à se reposer lui-même. Ensuite, il murmura :

— Vas-y, mon petit Bob !… Un bon coup et tu feras sauter cette maudite porte… Ce sera toujours ça de fait…

Une fois dans la coursive, il pourrait soit appeler, soit… Mais il ne cherchait pas à lire si loin dans l'avenir. Son but immédiat était d'enfoncer la porte…

Et, soudain, il se redressa à nouveau et se projeta de côté, à l'aveuglette, dans la direction où, il le pensait, se trouvait la porte.

Il toucha le battant avec toute la violence que lui conférait son propre poids et l'élan qu'il lui avait donné. Tout ce qu'il ressentit fut une cuisante douleur à l'épaule. Quant à la porte elle-même, elle résista. Incapable de conserver son équilibre, Morane roula sur le flanc, sans pouvoir amortir sa chute. Il demeura là, sur le plancher, toujours lié à la chaise qui lui faisait comme une monstrueuse excroissance, à la fois indépendante de lui-même et dont il ressentait cependant douloureusement la présence, car le bois lui avait meurtri les jambes et le dos lors de sa chute.

— Maudite porte ! maugréa-t-il. Tout est pourri dans cette barcasse, sauf cette porte, qui devrait l'être, elle…

* * *

Durant un long moment, Bob Morane était demeuré étendu, haletant et pestant contre le mauvais sort qui l'empêchait de sortir de cette cabine fermée par un dérisoire panneau de bois, qui résistait cependant à ses efforts.

Péniblement, quand il eut un peu récupéré, il entreprit de se redresser. Cela lui fut pénible, à cause de la chaise qui le gênait dans ses mouvements et lui était un poids mort. Quand il fut parvenu à se remettre sur pied, il s'écarta de deux mètres environ de la porte, sur laquelle il se précipita à nouveau, de tout son poids. Nouvel échec, Pour la seconde fois, le battant résista et Bob s'écroula à nouveau, aussi impuissant qu'une tortue retournée sur le dos.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il. Logiquement, la porte aurait dû céder et, cette fois, comme la précédente, j'ai eu l'impression qu'elle ne pliait même pas, comme si elle était étayée de l'extérieur…

Et, soudain, une terrible vérité se fit jour en lui : on avait calé le battant, sans doute à l'aide d'un madrier, ce qui expliquait cette insolite résistance.

Ayant fait cette pénible constatation, Bob Morane se laissa aller pendant quelques instants à un bien compréhensible découragement. Pourtant, il n'était pas homme à abandonner, et les clapotis qui se rapprochaient, indiquant que l'eau montait toujours plus rapidement dans la cale, ne tardèrent pas à lui donner un renouveau de courage. Pour la troisième fois, il s'éloigna péniblement de la porte, pour se lancer, toujours aussi vainement, sur le battant qui résista…

Ce fut seulement après le sixième essai qu'il s'avoua vaincu, non qu'il eût perdu courage, mais parce que l'épuisement avait eu raison de lui. Son corps lui faisait mal de partout à la suite de ces chocs et de ces chutes répétées, et chaque tentative pour se relever avait été pour lui une épreuve quasi surhumaine.

Toujours aussi solidement attaché à la chaise, il resta définitivement étendu sur le flanc, transpirant comme une étuve, soufflant comme un phoque.

— Faut faire quelque chose, mon petit Bob !... Faut faire quelque chose !

Et, soudain, il comprit qu'au lieu de s'entêter à vouloir enfoncer la porte, il lui fallait avant tout retrouvez l'usage de ses mouvements. Mais comment ?... Ses liens étaient trop serrés, les nœuds trop habilement faits...

« Je vais me relever, songea-t-il, et en me précipitant à reculons contre la cloison, je vais tenter de briser la chaise et, ainsi, m'en débarrasser en même temps que de mes liens. » Il savait qu'en procédant de cette façon, il pouvait se blesser sérieusement, un éclat de bois pouvant pénétrer, ainsi qu'un poignard, dans sa chair, mais il préférait ce risque à la certitude de périr noyé tôt ou tard.

Pourtant, Bob avait eu tort de trop présager de ses forces. En vain voulut-il se relever ; sans cesse, il retombait, plus faible, plus maladroit qu'auparavant.

Finalement, il dut renoncer, et il demeura sur le flanc, la joue contre le plancher, n'ayant même plus la force de pester contre son impuissance.

Combien de temps demeura-t-il ainsi, prostré, aussi faible qu'un enfant ? De longues minutes assurément. Et, soudain, une nouvelle réalité s'imposa à lui : les clapotis s'étaient dangereusement rapprochés, se soudant en un seul bruit d'eau qui coule... Et cette eau coulait là, derrière la porte, tel un flot de petites bêtes pressées, voraces...

Il sentit un contact glacé contre son front, sa joue...

L'eau, passant sous le battant, avait pénétré dans la cabine...

Un nouveau sursaut poussa Bob à se redresser, cette fois avec l'énergie du désespoir. Roulant sur lui-même, il parvint à se mettre à genoux, mais ses pieds glissèrent sur le plancher maintenant mouillé et il retomba sur le flanc.

Alors, il se rendit compte que tous ses efforts seraient vains. Lentement, mais sûrement, l'eau montait dans la cabine, tandis que, aussi lentement et aussi sûrement, la péniche s'enfonçait dans le fleuve.

— Tu vas boire la tasse, mon petit Bob, et bonsoir la compagnie !

Il avait prononcé ces paroles à haute voix, et cela lui rendit une partie de son énergie. Il voulut se relever, mais tous ses efforts se révélèrent une fois encore inutiles. Tout à coup, il se sentit comme écrasé, non pas tant par l'approche du trépas que par la certitude de son impuissance. Lui qui, au cours de son existence particulièrement aventureuse, avait surmonté, à force de courage et d'audace, tous les périls, il allait périr là, noyé, sans même avoir la consolation de pouvoir se débattre jusqu'à la dernière seconde contre la mort.

Et, tout à coup, il sursauta. De l'autre côté de la porte, un nouveau bruit lui parvenait. C'était toujours un son d'eau remuée, mais ce n'était plus le lent clapotis de tantôt : des claquements de semelles. Des hommes étaient là, pataugeant dans la coursive.

Tout de suite, Morane pensa à Ballantine, et il se mit à hurler :

— Bill !... Ici... Vite !...

Il entendit des éclats de voix, puis des coups de hache firent sonner le battant, qui vola en éclats.

La lumière d'une lampe-tempête éclaira l'espace exigu de la cabine et Morane aperçut plusieurs hommes. Ballantine n'était pas parmi eux. Pour le peu qu'il pouvait en juger, c'étaient des individus dépenaillés, aux joues mal rasées, aux visages de misère...

Déjà, on se penchait sur lui. La lame d'un couteau brilla et ses liens tombèrent l'un après l'autre. On l'aida à se relever et on l'entraîna dans la coursive maintenant envahie sur toute sa longueur par l'eau noire, montant jusqu'aux chevilles.

En même temps que ses mystérieux sauveurs, Bob Morane déboucha sur le pont de la péniche et, quelques secondes plus tard, il gagnait la berge, se demandant comment il avait pu s'en tirer, par quelle miraculeuse intervention ?

« Des anges aux grandes ailes déployées, peut-être ? » se demanda-il.

Mais ses sauveteurs n'étaient pas des anges. Quelques secondes plus tôt, Bob en avait dénombré trois, et trois autres

hommes s'étaient maintenant joints à eux. La lampe-tempête avait été déposée sur le sol et les éclairait en plein.

Bien qu'ils fussent de tailles et de carrures différentes, les six inconnus semblaient taillés sur le même modèle. Tous portaient des costumes élimés, des imperméables salis et informes, de vieux chapeaux verdis et, sur leurs joues creuses, une barbe de plusieurs jours mettait son ombre. Tout de suite, Morane reconnut en eux des clochards, comme il en avait croisé des centaines au cours de ses promenades vagabondes à travers Paris et sa banlieue, s'arrêtant souvent pour leur offrir du vin qu'il partageait avec eux, entre hommes libres. N'était-il pas, lui aussi, un peu un vagabond, que son goût pour l'aventure, et aussi pour la justice, entraînait à travers le monde. Comme eux, cela lui pesait souvent d'avoir un toit sur la tête.

Déjà, des mains se tendaient. Il les serra l'une après l'autre, en riant et disant :

— Pas à dire, mes amis, mais vous êtes arrivés juste à temps !... Sans vous, je buvais un grand coup d'eau de la Seine...

Un des hommes lança un rire gras et fit, avec une voix de rogomme :

— C'est pour ça qu'on vous a tiré d'cette maudite boîte à rats, commandant Morane... Boire d'l'eau, et d'la Seine encore, on souhaiterait ça à personne... Sûr, ça doit pas avoir l'goût du pinard...

— Sûr, approuva Morane. Mais cela ne me dit pas comment il se fait que vous ayez été là pour me tirer d'affaire...

— Nous, on n'a rien à vous dire, répondit un des clochards... L'chef nous a commandé comme ça : « Faut tirer l'commandant Morane du pétrin ! ». Alors, nous, on se l'est pas fait répéter deux fois...

— Le chef ! fit Bob. Voyons, expliquez-vous...

— J'vais vous expliquer, moi, fit quelqu'un.

Le cercle des clochards s'ouvrit pour livrer passage à un nouveau personnage.

C'était un homme de petite taille, aux vêtements trop grands pour lui et dont l'allure rappelait un peu celle d'un singe, ou encore de quelque monstrueux batracien, car il sautillait plus qu'il ne marchait. Quant à ses traits, ils dépassaient en laideur

tout ce que l'imagination peut concevoir. Un visage plus large que haut, bouffi, aux bajoues énormes et qu'éclairaient des yeux globuleux, démesurément saillants, de grenouille ; le nez, quasi inexistant, était écrasé, comme si un poing monstrueux en avait défoncé l'os et les cartilages ; quant à la bouche, fendue d'une oreille à l'autre, elle était ourlée par des lèvres épaisses comme le pouce.

L'étrange personnage s'était incliné légèrement devant Morane, pour dire, de façon comique, en grimaçant un sourire :

— Ravi d'avoir pu rendre service au vaillant commandant Morane…

Mais, tout de suite, Bob avait reconnu le nouveau venu, car il s'était écrié :

— Ça par exemple !… La Gargouille… Si je m'attendais à vous trouver ici !…

# Chapitre IX

La Gargouille était une vieille connaissance de Bob Morane, à qui elle avait déjà eu, dans des circonstances assez tragiques, l'occasion de rendre service[1]. En dépit de son apparence légèrement repoussante, il était un peu comme le roi sans couronne des clochards, des trimardeurs, de toute une cour des miracles qui étendait ses ramifications à travers la France entière, et même au-delà. Une société à la fois anarchique et puissamment organisée, qui avait ses lois, sa hiérarchie, son journal, ses moyens de communication, ses lieux de rendez-vous, ses fonds secrets.

Lorsque, une première fois, La Gargouille avait tiré Bob Morane d'une situation périlleuse, elle avait expliqué :

— C'est qu'on vous connaît bien, dans not' milieu, commandant Morane. Quand on peut, on suit vos aventures dans les livres qu'on se passe, ou dans les journaux qu'on trouve sous les ponts. Vous êtes un héros pour nous, et on vous aime bien car, quand on claque des dents l'hiver, qu'la faim nous fait crier la soute à fromage, on s'dit qu'à not' place, c'est sûr, vous tiendriez l'coup, et ça nous donne du courage…

Tout d'abord, Bob s'était bien un peu étonné de cette admiration fervente que lui portaient les clochards, puis il s'y était habitué, et ses relations avec La Gargouille et ses compagnons de la dure, rencontrés au cours de ses déplacements à travers Paris, étaient toujours demeurées amicales. Voilà que, pour la seconde fois, ses étranges admirateurs lui prouvaient leur dévouement, en le tirant, il ne pouvait que le reconnaître, d'une situation fort critique, voire désespérée.

Quand Morane eut serré la main sèche mais vigoureuse de La Gargouille et qu'il l'eut chaudement remercié de son

[1] Voir *Formule X 33* (M.J. n°214).

intervention et de celle de ses compagnons, il crut bon de se renseigner sur les circonstances les ayant amenés à voler ainsi à son secours.

Un grand sourire avait distendu la bouche en tirelire de La Gargouille.

— Au départ, expliqua-t-il, ce fut par hasard qu'un d'nos copains, qu'on appelle La Barrique, fut amené à intervenir… Faut vous dire, commandant, qu'La Barrique a installé ses quartiers à Orly, où y trouve toujours à crécher dans un ou l'autre des bâtiments d'l'aéroport. Là aussi, y a toujours quelques voyageurs qui lui refilent une pièce ou un billet, juste pour acheter d'quoi s'caler les joues… Car y faut vous dire qu'La Barrique c'est un maous et qu'il lui faut en descendre pas mal pour s'remplir le gésier… Bref, c'midi, v'la t-y pas qu'La Barrique, qui prenait l'vent près d'l'aéroport, voit s'amener une 403 bleue et beige qui s'glisse au parkinge avec dedans trois gars avec des portraits qu'on dirait des truands… « V'la des partic', s'dit La Barrique, qu'ça m'étonnerait pas qu'ils voudraient met' la griffe sur l'grisbi du bureau d'change ou d'ailleurs… »

» Or, La Barrique c'est un balaise, mais un prudent. Il n'aime pas être mêlé à des histoires qui sentent le roussi. Il décide donc d'ouvrir l'œil et le bon… Et v'là qu'un des gars à têtes de truands sort de la tire bleue et beige et va s'poster plus loin, entre les voitures, comme s'y voulait surveiller l'entrée principale d'l'aérodrome. "En v'là un qu'à tout l'air de vouloir faire le guet", s'dit La Barrique. Là d'sus, v'là qu'vous arrivez dans vot' bolide, et La Barrique, qui vous connaît aussi bien d'vue qu'vot' voiture, se dit comme ça : "Si l'commandant Morane est dans l'coin, c'est qu'vraiment va y avoir du vilain…" Y vous voit entrer dans l'aéroport, puis votre ami Bill et, un peu après, les deux truands restés dans la 403… La Barrique décide alors, à la fois par curiosité et pour passer l'temps, d'surveiller l'troisième truand, qu'est resté caché dans l'parkinge… Les minutes passent, et v'là vot' ami qui revient, avec sur l'bras un manteau qu'il n'avait pas avant… Puis, un des truands rapplique à son tour, aussi pressé que s'il y avait le choléra dans les parages, et il s'enfourne dans la 403. À votre tour, commandant, vous

apparaissez mais, comme vous arrivez à la hauteur de La Barrique, le premier truand, qui guettait dans le parking, vous saute dessus pour vous matraquer. C'est à c'moment qu'La Barrique est intervenue pour ratatiner votre agresseur…

Ce récit, fait dans le langage imagé de l'argot, éclairait Morane sur l'intervention du clochard qui, ce midi-là, l'avait si bien secouru à sa sortie de l'aéroport, à Orly.

Mais La Gargouille continuait :

— Instinctivement, La Barrique avait relevé le numéro d'la 403, et il me l'a téléphoné à un bistrot près d'Maub' où comme qui dirait on tient not' quartier général… Comprenant qu'vous aviez des ennuis avec des gars roulant dans une Peugeot bleue et beige, j'ai transmis le signalement et le numéro de c'te bagnole aux quat' coins d'la ville, avec ordre d'm'avertir si on r'marquait quequ'chose de louche… V'là un peu moins d'une heure, un confrère, sur l'pont d'Neuilly, s'est fait éclabousser par une auto et, comme y s'retournait pour incendier l'conducteur, y voit qu'c'est la 403 en question, qui s'débine l'long de la Seine, vers Saint-Denis. Aussitôt, y m'passe un coup d'bavard et moi, d'mon côté, j'avertis les potes planqués, par c'temps à pas fiche un goujon dehors, dans les bistrots l'long du fleuve… Un des nôtres a fini par repérer la 403 arrêtée ici et il a été chercher du renfort, après m'avoir averti. Quand on est arrivé, la 403 avait disparu et on s'est rendu compte qu'la péniche amarrée là coulait, et on s'est dit que, p'têt bien, vous étiez à l'intérieur. J'ai envoyé trois d'mes gars s'rend' compte sur place… et vous savez la suite…

— Je sonnais la suite, en effet, dit Morane avec un sourire. Pas à dire, la célébrité ça sert à quelque chose…

Il se rembrunit soudain en pensant à Ballantine, qui pouvait avoir perdu la trace de la 403, mais aussi avoir connu de plus graves ennuis. Il s'empressa donc de demander, à l'adresse de La Gargouille :

— Et mon ami Bill, quelqu'un d'entre vous l'a-t-il aperçu ? Il roulait à bord de ma voiture…

La Gargouille eut un hochement de tête.

— Nous avons bien repéré vot' voiture, à deux kilomètres d'ici p'têt… L'était arrêtée au bord du fleuve, avec un pneu plat… Mais on n'a vu vot' ami nulle part…

« Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Bill ! » songea Bob. Mais le sort de quelqu'un d'autre le préoccupait également : celui de Josefina. Les dernières paroles qu'il avait entendues la concernant étaient celles de Fausto Cordal qui avait déclaré, sur la péniche : « Demain, à l'aube, la *señorita* Sandoval sera embarquée de force à destination de l'Amérique centrale, où elle sera définitivement en mon pouvoir… »

Ce mot « embarquée » tendait à prouver qu'elle partirait d'un port, à bord d'un bateau. Était-il possible de savoir quel port et quel bateau ?

— Quelqu'un a-t-il assisté au départ des hommes qui m'ont abandonné dans la péniche ? interrogea Bob à la ronde.

— J'les ai pas vus vous conduire dans la péniche, répondit un petit homme blond aux regards rusés et fouineurs, mais j'les ai vus partir. Deux d'entre eux sont montés, avec la jeune fille qui les accompagnait, dans la 403. Celui qui paraissait l'chef a pris place dans une seconde voiture, qu'était demeurée cachée à l'écart, avec deux autres types qu'avaient l'air pas commode…

« Les hommes qui accompagnaient Fina devaient être Miguel et Juanito, déduisit Morane. Cordal, lui, était toujours suivi de ses deux gardes du corps… Reste à savoir s'ils se sont séparés ou si, au contraire, ils avaient tous gagné ce port où Fina devait être embarquée de force… »

À ce moment, un vrombissement de moteur se fit entendre, et une voiture sortit des ténèbres, ses phares allumés. Elle stoppa, dans des grands crissements de pneus, à quelques mètres du groupe, et Bob se rendit alors compte que c'était la Jaguar. Bill Ballantine en jaillit, poussant un rugissement de joie en apercevant Morane.

— J'ai bien cru que je ne vous reverrais plus, commandant !… J'ai réussi à suivre la 403, sans me faire semer, presque jusqu'ici, quand j'ai crevé. Il n'y avait pas de cric dans le coffre, et il m'a fallu en trouver un dans un garage. Ça m'a pris pas mal de temps, surtout que, dans le coin, les garagistes ne se font pas concurrence… Bref, quand j'ai eu changé la roue, j'ai,

sans grand espoir, je vous l'avoue, foncé dans la direction où s'était éloignée la 403… Mais je vois que vous vous êtes tiré d'affaire sans moi…

— Sans toi, oui, Bill, mais non sans La Gargouille et ses amis…

Aussi rapidement que possible, Morane mit son ami au courant des derniers événements de la soirée, Bill fit la grimace.

— Bien sûr, commandant, vous leur devez une fière chandelle à ces braves… Périr noyé, quelle triste mort !… Dans du whisky, passe encore, mais dans de l'eau… Et que comptez-vous faire à présent… Nous avons les documents et…

— Et Fina est au pouvoir de ses adversaires, et il nous faut la délivrer avant qu'elle ait quitté l'Europe. Pour cela, j'aurai sans doute encore besoin de La Gargouille et de quelques-uns de ses compagnons…

Il se tourna vers le groupe des clochards et demanda :

— Puis-je encore compter sur vous, mes amis ?

Ils répondirent tous affirmativement, d'une seule voix.

— Eh bien ! lança Bob joyeusement, plus on est de fous plus on rit. Allons rendre une petite visite au *señor* Cordal… en espérant que le gibier n'aura pas encore quitté son gîte…

* * *

— Quel est exactement votre plan, commandant ?

— Je n'ai aucun plan, répondit Morane qui pilotait la Jaguar. Je sais seulement que Fausto Cordal compte, dès demain, emmener Josefina en captivité dans son pays, et je veux l'en empêcher par tous les moyens… Pour cela, une seule solution immédiate : aller se rendre compte d'abord si toute la bande et leur prisonnière ne se sont pas rendus d'abord à la maison où j'ai rencontré Cordal cet après-midi. Dans le cas contraire, il nous faudrait savoir de quel port doit appareiller le bateau à bord duquel Fina doit être menée en Amérique centrale, ce qui ne serait pas une petite affaire, car le départ peut aussi bien avoir lieu à Bordeaux qu'au Havre, ou n'importe quel grand port de l'Atlantique…

La Jaguar roulait en direction de Boulogne-sur-Seine, et un taxi suivait, à bord duquel avaient pris place La Gargouille et deux de ses compagnons de la cloche. Les deux voitures s'arrêtèrent presque en même temps à proximité de l'hôtel de maître où, selon toute évidence, Cordal avait trouvé refuge pendant son séjour, sans doute clandestin, à Paris.

Quand le taxi, son chauffeur payé, se fut éloigné, Bob Morane, Bill Ballantine et les trois trimardeurs se concertèrent rapidement.

— Ce qu'il faudrait savoir avant tout, fit Morane, c'est s'il y a quelqu'un dans la maison…

— On pourrait sonner, dit Bill, et…

— Sonner, tout juste, coupa Bob. Et quand nous aurons montré patte blanche, comme dans la fable, on nous laissera entrer sans doute… Non, il nous faut trouver autre chose, c'est-à-dire un moyen de pénétrer dans l'hôtel sans nous faire repérer… Je propose donc que nous nous dispersions pour essayer, chacun de son côté, de trouver une voie d'accès…

Ainsi fut-il fait et, un quart d'heure plus tard, La Gargouille venait apprendre à Morane qu'un de ses compagnons avait repéré, dans une rue voisine, une maison en démolition, dans laquelle il serait relativement aisé de s'introduire et qui devait communiquer, par les arrières, avec l'hôtel de maître.

Par bonheur, la rue où se trouvait la maison en démolition était fort peu passante et il fut en effet facile, en soulevant deux planches de la palissade, de pénétrer dans la vieille bâtisse que l'on était en train de jeter bas, pour élever sans doute à sa place quelque inesthétique caserne à appartements.

Du sommet d'un mur limitant une cour maintenant encombrée de détritus, Bob et ses compagnons eurent vue sur la façade arrière de l'hôtel, qui s'érigeait au fond d'un jardin mal entretenu. Dans cette façade : deux fenêtres contiguës, au premier étage, laissaient filtrer de la lumière à travers des rideaux tirés, ce qui indiquait que quelqu'un se trouvait dans la maison.

— Le tout est de savoir si ce sont bien ceux que nous cherchons, dit Morane.

— Pourquoi ne pas aller nous en assurer ? demanda Bill.

— C'est bien ce que nous allons faire…

Tout de suite après avoir prononcé ces paroles, Bob se laissa glisser au bas de la muraille, côté hôtel. Les autres vinrent le rejoindre, et ils demeurèrent tapis parmi des buissons de plantes ornementales retournées à l'état sauvage.

Il s'était remis à pleuvoir, ce qui fit ronchonner Ballantine.

— On n'a pas idée de jouer à saute-muraille par un temps pareil… J'ai de l'eau qui me coule dans le cou, et j'aimerais pouvoir me mettre au sec…

Il ne semblait pas que l'on eût, de l'hôtel, remarqué leur intrusion dans le jardin. Bob désigna la maison et souffla :

— Allons-y…

Se coulant le long des massifs à l'abandon, les cinq hommes s'avancèrent vers le bâtiment, qu'ils atteignirent sans encombre. Trois portes s'ouvraient dans la façade au rez-de-chaussée. Deux d'entre elles se révélèrent closes, mais la troisième, qui donnait sur un jardin d'hiver, s'ouvrit dès qu'on la sollicita.

Morane se tourna vers La Gargouille et les deux autres clochards qui l'accompagnaient, et il murmura :

— Vous demeurerez ici, aussi bien cachés que possible, et vous ne vous montrerez que si Bill ou moi vous appelons…

— Soyez sans crainte, commandant Morane, fit La Gargouille, nous serons là si vous avez besoin d'un coup de main…

Bob n'en doutait pas mais, en tenant provisoirement les trois hommes à l'écart, il voulait leur éviter de courir des risques inutiles, car il considérait leur devoir bien assez de reconnaissance déjà.

Quand les trois clochards se furent dissimulés dans un coin d'ombre, Morane désigna l'entrée du jardin d'hiver à Ballantine, tout en soufflant :

— Je crois qu'on peut s'y risquer…

Ils franchirent la porte, l'un derrière l'autre et, courbés, traversèrent le jardin d'hiver d'où les plantes tropicales qui, sans doute, le garnissaient jadis, étaient à présent singulièrement absentes. Seules, quelques vagues arborescences desséchées s'élevaient hors de baquets et de pots alignés le long des cloisons vitrées à mi-hauteur.

Aussi silencieusement que possible, les deux amis s'étaient coulés vers une porte qui découpait un rectangle sombre dans le mur d'en face, et sous laquelle on apercevait un rai de lumière pâle.

Collant un œil au trou de la serrure, Morane reconnut le vaste hall d'entrée qu'il avait traversé déjà au cours de l'après-midi et où s'amorçait l'escalier menant aux étages. Une unique applique électrique, faisant veilleuse, éclairait ce hall, qui paraissait désert.

— Personne, murmura Bob. On peut y aller…

Doucement, il ouvrit la porte et ils se glissèrent dans le hall, pour gagner aussitôt l'escalier, qu'ils gravirent sur la pointe des pieds.

Comme ils venaient d'atteindre le palier, un bruit de voix étouffé leur parvint, venant d'au-dessus de leurs têtes.

Redoublant de précautions, Bob Morane et Bill Ballantine se mirent en devoir de franchir la seconde jetée de marches, s'attendant à tout moment à être découverts. Rien de semblable ne se passa cependant, et ce fut sans encombre qu'ils atteignirent le couloir du premier étage.

Ce couloir était plongé dans l'obscurité mais, au fond, une barre de lumière filtrait de dessous une porte que Morane savait être celle du bureau où, dans l'après-midi, il avait rencontré pour la première fois le Moustachu.

Dans la pénombre, Bob désigna la porte du bureau, qu'ils atteignirent en quelques enjambées silencieuses. Là, ils s'immobilisèrent, prêtant l'oreille et, presque aussitôt, une voix leur parvint, un peu étouffée par l'épaisseur du battant.

Une voix que Bob Morane reconnut aussitôt : c'était celle de Fausto Cordal…

# Chapitre X

— Il faudrait nous presser, disait le Moustachu, car nous avons juste le temps de prendre nos dernières dispositions avant de nous mettre en route. N'oublions pas que le *Callao* appareille à six heures demain. Il y a plus de deux cents kilomètres de Paris au Havre et nous avons encore pas mal de choses à régler avant le départ… Pendant que je boucle mes valises, vous, Pedro, vous allez descendre au rez-de-chaussée pour brûler, dans la grande cheminée de la salle à manger, tous les papiers qui pourraient être compromettants… Andros, lui, verra si tout est en ordre du côté de la voiture. Je ne tiens pas à ce qu'une panne nous retarde…

Fausto Cordal s'était exprimé en espagnol, langue que Bob Morane et Bill Ballantine parlaient et entendaient parfaitement. Quand les mots *Callao* et Le Havre avaient été prononcés, Bob et son ami n'avaient pu s'empêcher d'échanger un regard entendu que ni l'un ni l'autre n'avait surpris directement à cause de l'obscurité régnant dans le couloir. Cependant, les mouvements de tête accompagnant ces regards ne leur avaient pas échappé.

Dans le bureau, quelqu'un d'autre parla, répondant aux paroles de Cordal.

— Soyez sans crainte, Excellence : nous arriverons à temps. Et puis, l'important, c'est que la *señorita* Sandoval soit parvenue au Havre avec Miguel et Juanito, et qu'elle ne manque pas le départ… Quant à vous…

— Quant à moi, trancha Fausto Cordal, vous savez très bien, Andros, que je suis en France clandestinement et qu'il me faut quitter ce pays au plus vite, et également clandestinement, maintenant cette affaire réglée…

— Nous n'avons toujours pas les documents, fit une troisième voix.

— Je sais, Pedro… Mais, quand Sandoval saura que sa petite fille chérie est entre nos mains, il s'empressera de passer par nos exigences…

« Je connais quelqu'un, songea Morane, qui serait bien surpris d'apprendre que les documents qu'il convoite et pour la possession desquels il n'a pas hésité à commettre un rapt, se trouvent à cent mètres d'ici à peine, sous le tapis d'une voiture fermée à clef… »

De toute façon, d'après ce que Bill et lui venaient d'entendre, il était évident que Cordal se trouvait dans le bureau en compagnie de ses deux gardes du corps et qu'il faudrait éliminer ces derniers si l'on voulait s'assurer de la personne du maître.

Cependant, de l'autre côté du battant, Fausto Cordal continuait :

— Mais nous n'avons que trop bavardé. Exécutez mes ordres, chacun de votre côté… *Pronto !…*

Morane eut un signe en direction de Bill, et il murmura, très bas :

— Ils ne vont pas tarder à sortir… Chacun le sien, Bill…

L'Écossais tendit un de ses poings, le pouce levé, pour signifier qu'il avait compris.

Dans le bureau, des pas firent craquer le plancher, puis la porte s'ouvrit, libérant un grand rectangle de lumière. Deux silhouettes humaines apparurent, dans lesquelles Bob reconnut aussitôt les gorilles qui l'avaient si bien ligoté dans la péniche.

Les deux forbans n'avaient aperçu ni Morane ni Bill, dissimulés dans les ténèbres, de chaque côté de la porte, et quand ils les aperçurent, il était trop tard. Déjà, l'énorme poing de Ballantine s'était abattu, à la façon d'une masse, sur le crâne de l'un d'eux, qui s'écroula sans même pousser un cri. L'autre, entendant quelqu'un bouger derrière lui, s'était retourné, juste à point pour que Bob le frappât de la pointe de ses doigts tendus au plexus solaire. Le gorille, poussant une sorte de miaulement de douleur, se plia en deux. Un coup de tranchant de la main, porté de haut en bas à la nuque, le mit définitivement hors de combat.

Enjambant les deux gardes du corps, pour l'instant inanimés, Bob Morane et Bill Ballantine pénétrèrent dans le

bureau, pour apercevoir aussitôt Fausto Cordal. Ce dernier se tenait debout au centre de la pièce, fixant sur Bob des regards dans lesquels se lisait l'incrédulité la plus totale.

Pourtant, le Moustachu ne devait pas croire aux revenants, car sa stupeur fut de courte durée. Ses réactions furent très rapides, et il se précipita vers la grande table, sur laquelle était posé un revolver glissé dans un étui destiné à être porté sous l'aisselle. Mais les réactions de Bob furent, elles, plus promptes encore. Saisissant une lourde chaise, il la lança à toute volée au ras de plancher. Atteint aux jambes. Cordal s'écroula et, quand il voulut se redresser pour tenter à nouveau de saisir l'arme qu'il convoitait, il était trop tard : déjà, Ballantine était sur lui et, le saisissant au collet d'une poigne de fer, l'entraînait loin de la table. Cordal voulut échapper au géant, mais ce dernier, d'un crochet du gauche à peine appuyé, mit brusquement fin à cette résistance.

S'approchant de la table, Bob Morane tira le revolver du Moustachu de son étui, puis il s'adressa à Ballantine :

— Traîne les deux gorilles auprès de leur maître, Bill. J'aurai l'œil sur eux pendant que tu vas avertir La Gargouille et ses amis…

* * *

Fausto Cordal et les deux gardes du corps, ceux-ci préalablement désarmés, avaient été soigneusement ligotés. Ils avaient repris leurs esprits et, assis à même le plancher, adossés à la muraille, ils roulaient à présent des yeux où la colère et l'effarement se mêlaient.

Pendant quelques secondes, Morane avait considéré narquoisement les prisonniers, pour dire enfin :

— Eh bien ! messieurs, comme vous le voyez, il faut toujours se méfier des fantômes…

Il s'interrompit, pour reprendre au bout de quelques instants, soudain sérieux et la voix dure :

— Vous avez cru m'écarter définitivement de votre route en me condamnant à une mort horrible, mais vous avez compté sans le hasard, ou la chance si vous voulez, qui a permis que l'on

vienne me libérer à temps, et maintenant c'est à votre tour d'être en mon pouvoir… Oh ! rassurez-vous, je ne vous tuerai pas, bien que vos scélératesses passées vous fassent mériter cent fois la mort ; mes amis et moi ne sommes pas des meurtriers… Non, nous avons seulement projeté de ruiner à jamais vos plans en vous empêchant de faire quitter le pays à la *señorita* Sandoval…

Fausto Cordal éclata de rire.

— Nous empêcher de faire quitter le pays à la *señorita* Sandoval !… Vous m'amusez, *señor* Morane. Pour cela, il vous faudrait savoir quand et comment elle quittera le pays. Lorsque vous aurez réussi à l'apprendre, il sera trop tard : elle sera loin…

Narquoisement, Morane sourit.

— Est-ce que, par hasard, *señor* Cordal, fit-il, vous seriez étonné si je vous disais qu'un certain bateau, le *Callao*, doit quitter Le Havre demain à l'aube ?

Le rire, dans la gorge du Moustachu, se changea en une sorte de râle.

— Et, le plus fort, continuait Morane, c'est que ces renseignements vous me les avez fournis vous-même… Il faut éviter de parler trop, surtout quand les portes ont des oreilles…

Fausto Cordal ne répondit pas. Il se contenta de serrer les dents et de fixer Morane avec haine. Mais notre héros n'avait cure des sentiments de son ennemi. Il se tourna vers La Gargouille, pour dire :

— Pendant que Bill et moi gagnons Le Havre, vous allez rester ici avec vos deux compagnons pour surveiller ce gibier de potence.

Il désigna le poste téléphonique posé sur la table et continua :

— En cas d'appel, vous ne répondez pas, sauf si cela sonne douze fois et que la sonnerie s'interrompe pour reprendre quelques secondes plus tard. La même chose pour la porte d'entrée : n'ouvrir qu'après le douzième coup de sonnette…

La Gargouille grimaça un sourire.

— Soyez sans crainte, commandant Morane, ces vilains oiseaux seront bien gardés. Pas un seul instant, notre surveillance ne se relâchera. Ce n'est pas tous les jours que mes

amis et moi avons l'occasion de participer à l'une de vos aventures…

Certes, Morane n'avait aucun doute concernant la bonne volonté de La Gargouille. En outre, il savait que, ligotés comme ils l'étaient, Cordal et ses complices auraient bien de la peine à bouger autre chose que le petit doigt. Néanmoins, il tendit à La Gargouille le revolver du Moustachu, en disant :

— Prenez cette arme… On ne sait jamais… Bill et moi avons celles des gorilles…

Et, se tournant vers Ballantine, il enchaîna aussitôt :

— À présent, Bill, filons… Il y a une bonne petite trotte d'ici Le Havre et, une fois là-bas, il nous faudra avoir pris le *Callao* à l'abordage avant l'aube.



# Chapitre XI

Le voyage Paris-Le Havre ne devait pas se révéler une promenade d'agrément dans la nuit flagellée par la pluie et à travers laquelle la Jaguar, pilotée par Morane, fonçait à tombeau ouvert.

Il fallut deux heures environ pour atteindre Le Havre, ville que Bob et Ballantine connaissaient assez pour pouvoir gagner aussitôt le quartier du port, afin d'y glaner des renseignements sur le *Callao*. Ils ne tardèrent pas à apprendre que ce dernier était un vieux *tramp* battant pavillon panaméen, ancré à un lointain quai et qui devait effectivement prendre la mer à l'aube.

— Pavillon panaméen, avait dit Ballantine, tandis que Bob menait la voiture le long des docks où, en dépit de la nuit et de la pluie, régnait une certaine animation. C'est toujours sous ce pavillon que naviguent ceux qui ont quelque chose à se reprocher…

— N'exagérons rien, corrigea Morane. Il y a des bateaux battant pavillon panaméen qui sont parfaitement honnêtes… Bien sûr. Il y a les autres, et cela ne m'étonnerait pas si le *Callao* en faisait partie…

Franchissant des écluses, longeant des routes perdues entre des terrains vagues encombrés de ferrailles, comme il en existe dans tous les ports du monde, longeant des rangées de grues au garde-à-vous, la Jaguar chercha, pendant près d'une demi-heure, son chemin à travers le labyrinthe des docks et des bassins.

— Si cela continue, fit Bill, nous n'aurons pas découvert le *Callao* avant qu'il ait levé l'ancre, emportant Josefina Sandoval…

— Inutile de mettre les choses au pire, protesta Morane. Nous avons encore pas mal de temps devant nous… N'empêche qu'il ne faut pas musarder, car il ne suffit pas de repérer le

bateau ; il nous faudra encore en faire sortir Fina… Renseignons-nous à nouveau…

Bob arrêta la Jaguar près d'un *docker* qui, sans doute, s'en retournait chez lui son travail terminé, et il demanda :

— Connaîtriez-vous l'endroit où est amarré le *Callao* ?

— Le *Callao* ? fit le *docker*. Bien sûr…

Il désigna, sur la gauche, la masse noire d'un entrepôt.

— Vous contournez ces hangars. Le *Callao* est derrière… Mais j'espère que vous ne comptez pas vous embarquer sur ce rafiot… Même les cancrelats refusent de monter à bord… tellement il y a des rats… Ah ! Ah ! Ah !

Morane sourit et rassura aussitôt son interlocuteur.

— Soyez sans crainte… Nous ne comptons pas embarquer sur le *Callao*. Au contraire, nous désirons plutôt en *débarquer* quelqu'un…

L'homme considéra avec curiosité Morane, dont la tête était à demi sortie de la voiture, puis il s'esclaffa :

— En débarquer quelqu'un !… Eh bien ! j'aime mieux ça !… Ce quelqu'un-là aura au moins de la chance…

Après avoir remercié le *docker*, Bob mena la voiture en direction de l'entrepôt, qui fut atteint en moins de deux minutes. Ils allaient le contourner quand, soudain, Ballantine tendit la main, montrant quelque chose à travers le pare-brise.

— Là, commandant !… Regardez…

L'Écossais désignait une voiture arrêtée sous la cabine d'une grue roulante. Cette voiture, Bob la reconnut aussitôt, lui aussi : c'était une 403 bicolore, gris et bleu.

— Je crois que, cette fois, nous sommes sur la bonne piste, dit Morane. Allons cacher la Jag quelque part et revenons à pied…

La Jaguar fut laissée entre deux énormes tanks à mazout qui la dissimulaient parfaitement. Ses portes furent soigneusement fermées et les deux amis retournèrent vers la 403. Celle-ci était vide et Bob put l'étudier sur toutes les coutures à l'aide d'une lampe de poche qu'il avait emportée. Bientôt, il n'eut plus le moindre doute : c'était bien la Peugeot qu'il avait pilotée la veille.

— Aucune erreur, conclut-il, nous sommes sur la bonne route. Miguel, Juanito et Fina sont venus au Havre à bord de cette voiture. Ils ne doivent donc pas être loin, et le *Callao* non plus…

Ils le trouvèrent amarré à un quai désert, de l'autre côté de l'entrepôt. C'était un vieux *Liberty Ship* dont la coque était comme camouflée par les taches de couleur noire, de minium et de rouille qui la marbraient. La cargaison devait avoir déjà été hissée à bord, car le bâtiment ne dominait pas le quai de plus de trois mètres. En outre, aucun *docker* ne se manifestait, les grues étaient au repos, ce qui laissait à supposer que le travail de chargement était terminé.

Afin de pouvoir observer sans risquer d'être eux-mêmes aperçus. Bob Morane et Bill Ballantine s'étaient accroupis derrière des caisses, d'où ils pouvaient à leur aise inspecter le pont du cargo.

Ils ne tardèrent pas à repérer deux hommes qui se tenaient accoudés au bastingage, non loin de l'endroit où l'escalier de coupée débouchait sur le pont.

— J'ai l'impression, dit Bill, que ce sera difficile de grimper à bord sans nous faire repérer… Bien sûr, nous avons les revolvers des deux gorilles du Moustachu. On pourrait foncer et se frayer un chemin en tiraillant…

Mais Bob secoua la tête.

— Ce ne serait pas une solution… Non seulement il s'agit de s'introduire dans la place, mais encore de découvrir l'endroit où est séquestrée Fina… Cela prendrait du temps et nous finirions par avoir le dessous. Et puis, il est probable que tous les matelots ne sont pas complices de Cordal, et je ne tiens pas à ce que quelques innocents reçoivent des balles perdues… Non, puisque le chemin de la coupée nous est fermé, trouvons une autre voie d'accès… De ce côté par exemple…

Il montrait l'épaisse amarre reliant la proue du cargo au quai.

— En grimpant par là, continua-t-il, nous atteindrions sans peine l'écoutille avant. Et puis, au petit bonheur la chance…

— Bien sûr, ironisa Bill, et il suffirait, quand nous serions suspendus à cette amarre, qu'un des types sur le pont jette un

coup d'œil de ce côté pour que nous soyons aussitôt repérés… On aurait bel air ainsi, accrochés comme des saucissons dans un fumoir…

— Si nous nous y prenons bien, insista Morane, cela peut réussir… Tu vas grimper l'échelle de coupée, sans te cacher, et en jouant les ivrognes, ce qui ne te sera guère difficile, je le sais… Une fois sur le pont, tu parlementeras avec ces hommes, tu essaieras même de déclencher une bagarre. Ce qui compte, c'est de créer une diversion qui me permettra de grimper le long de l'amarre sans me faire repérer…

— Si je comprends bien, ronchonna Ballantine, ce sera encore à mon tour de faire le clown…

Il haussa les épaules et reprit :

— Enfin, puisqu'il n'y a pas d'autre solution…

Mais Bob n'écoutait plus son ami. Se glissant de caisse en caisse, il se dirigea vers l'avant du *Callao* et, là, il attendit, accroupi, prêt à bondir vers l'amarre.

Son attente ne fut pas de longue durée. Il vit Bill traverser le quai en titubant et en chantant une vieille scie écossaise où il était question d'une morue salée qui voulait jouer de la cornemuse et d'une cornemuse qui voulait manger de la morue salée. Il y était question également d'une bouteille de whisky, mais Morane n'aurait pu jurer que les paroles la concernant n'étaient par pure invention de la part de Ballantine.

Le géant gravit l'échelle et s'arrêta devant les deux hommes, avec lesquels il se mit à parlementer. D'où il se trouvait, Morane ne comprit pas ce que disaient les matelots, mais il entendit nettement son ami crier à tue-tête :

— Et moi j'vous dis que c'sabot c'est l'*Clair Matin d'Avril*… Hic ! Même qu'il appartient à ma tante Sophronie… Une rude gaillarde !… Hic ! Qu'avait pas son pareil pour cracher dans l'vent…

Un des matelots parla et eut même le geste de bousculer Bill, qui protesta :

— Pas pousser, l'ami !… Hic… J'aime pas qu'on m'secoue… Et si vous osez encore dire que c'cercueil flottant n'est pas l'*Clair Matin d'Avril* et qu'ma tante Sophronie d'vait être aussi laide qu'une raie des Hébrides, Hic ! j'vous fais c'que j'ai fait un

jour à un certain Zanzibar Ladérive, qu'j'ai aplati si mince qu'on aurait pu s'en servir pour tapisser tout l'palais d'Buckingham…

La suite se passa très vite. Un des matelots frappa Bill au virage. Bill frappa à son tour, et le matelot s'écroula, tandis que l'autre hurlait :

— À l'aide !… On nous attaque !…

Morane sourit dans l'ombre. Vraiment, quand il s'agit d'organiser une bagarre, on pouvait compter sur Bill. Il savait encaisser tous les horions de la terre sans broncher, et en distribuer dix fois plus.

En quelques bonds. Bob atteignit l'avant du cargo et, à la force des poignets, il se mit à grimper rapidement le long de l'amarre…

* * *

Pendant quelques secondes, Morane demeura tapi derrière un rouleau de cordage, sur la plage avant du *Callao*, à scruter les demi-ténèbres autour de lui. Pourtant, il semblait bien que son escalade était passée inaperçue et, plié en deux, il fila vers l'écoutille la plus proche, dans laquelle il s'engouffra.

Bob connaissait assez, pour y avoir voyagé à différentes reprises, les aîtres d'un *Liberty Ship*, pour pouvoir s'y orienter sans trop d'hésitation.

Il lui fallait trouver, dans les quelques minutes qui allaient suivre, l'endroit où était enfermée Josefina, sinon il risquait de se faire repérer avant de l'avoir découverte, cela en supposant, bien entendu, que la jeune fille se trouvait bien à bord, le contraire étant cependant fort peu probable.

Par bonheur, l'intérieur du cargo était désert car, sans doute, la majorité des hommes d'équipage se trouvaient encore à terre, profitant de leurs dernières, heures de liberté. Quant à ceux qui étaient demeurés à bord, ils devaient être accourus aux appels de leurs deux compagnons de la coupée.

Tout en parcourant les coursives et en jetant de rapides coups d'œil dans les locaux ouverts au passage, Morane souhaitait que Ballantine n'ait pas eu affaire à trop forte partie. Pourtant, une chose le rassurait : il connaissait très bien le

gigantesque Écossais et il possédait la certitude que, comme Hercule, un jour il aurait sa légende.

Ce fut à l'arrière du bateau que Bob trouva ce qu'il cherchait. Il allait franchir l'angle d'une coursive quand, brusquement, il se rejeta en arrière. Un homme était là, dans le couloir adjacent et, bien qu'il tournât la tête au moment où il l'avait aperçu, Bob avait reconnu Juanito. Celui-ci se tenait adossé à la porte d'une cabine, tout à fait comme s'il gardait celle-ci.

« Et pourquoi la garderait-il, se demanda Morane, si ce n'est parce que Fina s'y trouve enfermée ? »

Il comprenait qu'il lui fallait prendre une décision rapide s'il ne voulait pas voir tous ses espoirs de réussite réduits à néant.

Juanito se trouvait à cinq mètres à peine de l'angle de la coursive derrière lequel Bob s'était dissimulé. Cinq mètres, c'était peu ; restait à savoir quelles seraient les réactions du forban.

En général, quand il prenait une décision, Bob passait aussitôt de la pensée aux gestes. Il en fut encore ainsi en cette circonstance. Se découvrant soudain, il fila tel un boulet de canon vers Juanito, qui eut juste le temps de le voir venir et de crier :

— Qu'est-ce que c'est ?

Il glissa la main sous son veston, sans doute pour saisir une arme, mais déjà Morane lui tombait dessus à bras raccourcis. Un crochet à l'estomac força le bandit à se plier en deux et un second crochet, appliqué sous l'oreille, le jeta inanimé sur le sol.

Sans plus se soucier autrement de son adversaire, Bob tenta d'ouvrir la porte de la cabine, mais celle-ci, fermée à clef sans doute, résista à tous les efforts.

Alors, Morane appela, à travers le battant :

— Fina !... C'est moi, Bob !... Répondez !...

Mais aucune réponse ne vint, et tout ce que Morane put distinguer, ce fut une sorte de plainte étouffée.

Il pensa aussitôt : « Il y a quelqu'un dans cette cabine, et ce quelqu'un se trouve dans l'impossibilité de parler... »

En hâte, il se baissa et fouilla Juanito. Quelques instants plus tard, il se redressait, tenant à la main une clef qui se révéla être celle ouvrant la porte de la cabine. Quand Bob pénétra dans

celle-ci, il aperçut aussitôt Josefina, ligotée et bâillonnée sur une chaise.

— Courage, Fina, fit Bob à mi-voix. Bientôt, vous aurez quitté ce bateau de malheur et nous roulerons vers Paris…

Ses doigts habiles avaient dénoué le bâillon, et aussitôt la jeune fille demanda :

— Comment avez-vous fait pour me retrouver, Bob ?… Je n'espérais plus…

Mais Morane l'interrompit.

— Ne perdons pas de temps… Chaque seconde nous est précieuse… Plus tard, je vous expliquerai…

Les liens de la jeune fille tombèrent, et Bob la poussa dans la coursive. Il montra une écoutille ouverte.

— Par là !… Il nous faut faire vite…

Ils enjambèrent le corps de Juanito, toujours inanimés, et Bob en tête, ils gravirent l'escalier qui menait à l'arrière du cargo. Mais, à peine Morane avait-il pris pied sur le pont qu'il se trouva nez à nez avec Miguel, qui braquait un revolver. Le misérable ne s'attendait sans doute pas à trouver là Morane, car il demeura un instant stupéfait, et Bob en profita pour faire sauter l'arme d'un coup de pied bien placé. Miguel voulut la récupérer mais, sans lui en laisser le temps, Bob l'accula à la rambarde pour le faire passer par-dessus bord en le saisissant par le col de la veste et le fond du pantalon. Il y eut un « plof » sourd, puis des battements de bras et de jambes.

Mais, déjà, Morane entraînait Fina vers l'échelle de coupée. Il avait tiré son revolver, prêt à se frayer un chemin coûte que coûte s'il le fallait. Pourtant, en haut de l'échelle, tout ce qu'ils découvrirent ce fut quatre matelots assommés de la plus belle façon, et Bob comprit que c'était là l'œuvre de Ballantine. Néanmoins, il n'aperçut ce dernier nulle part. À ce moment précis cependant, il ouït le bruit d'un moteur qui se mettait en marche.

« Bill ! songea-t-il. Jamais le dernier pour bien faire… »

Il avait reconnu le ronflement du moteur de la Jaguar.

Vingt secondes plus tard, les deux hommes et la jeune fille se retrouvaient dans la voiture qui, pilotée par Ballantine,

s'éloignait du *Callao*. L'Écossais roulait doucement, et Morane lui en fit la remarque.

— Appuie sur le champignon, Bill… Il est fort possible qu'ils vont tenter de nous poursuivre…

Le colosse éclata d'un rire tonitruant.

— Nous poursuivre ? Je me demande bien avec quoi…

— La 403…

Le rire de Bill s'intensifia encore, coupant la parole à Morane.

— La 403 ?… Ça m'étonnerait, commandant… C'est que, voyez-vous, après avoir endormi ces quatre lascars, sur le pont du *Callao*, je ne savais plus très bien que faire… Alors, je suis redescendu sur le quai et, histoire de passer le temps, j'ai crevé les pneus de la Peugeot. Ensuite, je suis revenu à la Jag et j'ai fait tourner le moulin, juste à temps pour vous cueillir, la *señorita* et vous…

— Sacré vieux Bill ! s'exclama Morane avec satisfaction. Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer…

Tandis que la Jaguar quittait les installations du port, Bob Morane mit rapidement Josefina au courant des événements qui s'étaient déroulés depuis la veille, quand elle lui avait confié cette dangereuse mission à Orly.

— Ainsi, fit la jeune fille, non seulement vous avez réussi à récupérer les documents, mais Fausto Cordal est en votre pouvoir… Qu'allez-vous faire de lui ?… Si vous le libérez, il tentera, d'une façon ou d'une autre, de se venger…

— Ce n'est pas si sûr, petite fille. Nous allons regagner sans retard Paris et Boulogne-sur-Seine. Avant, nous passerons chez moi pour y prendre de quoi inspirer le respect à notre ami le Moustachu… Un appareil photographique, un flash et quelques poignées de punaises feront, je crois, parfaitement l'affaire…

# Chapitre XII

La Gargouille et ses deux amis s'étaient montrés de parfaits gardiens car, lorsqu'après avoir sonné douze coups à la porte de l'hôtel de Boulogne-sur-Seine, Bob Morane, Bill Ballantine et Fina pénétrèrent dans le bureau où, quelques heures plus tôt, Bob et l'Écossais avaient laissé les trois prisonniers, ceux-ci étaient toujours ligotés, faisant de plus en plus piteuse figure.

Quand Fausto Cordal aperçut la jeune fille, il ne put s'empêcher de sursauter et le dépit le plus intense envahit ses traits. Morane en profita pour marquer un point.

— Comme vous le voyez, *señor*, Bill et moi nous avons mené à bien notre petite expédition. Quant à votre complice, Miguel, eh bien ! nous lui avons fait piquer une petite tête dans les eaux polluées du port… Nous devions être loin quand il en est sorti… Peut-être, par la suite, a-t-il essayé de vous téléphoner…

— Le bigophone a sonné plusieurs fois avec insistance, expliqua La Gargouille, mais jamais l'signal convenu. Alors, on a eu soin de n'pas décrocher…

— Et vous avez bien fait, dit Bob.

S'adressant à nouveau à Cordal, il reprit :

— Il est probable, sinon certain, qu'en n'obtenant pas de réponse, Miguel vous aura cru en route pour Le Havre, où il vous attend sans doute encore à l'heure actuelle… à moins qu'il n'ait préféré, avec Juanito, quitter les côtes de France en même temps que le *Callao*, et se laver les mains de toute l'affaire… Quand le bateau coule, les rats fuient ; c'est la loi, *señor* Cordal… Mais peut-être serait-il temps de vous parler un peu des documents. Sachez qu'ils étaient en ma possession depuis hier, quand je les ai récupérés à Orly. À présent, ils sont en sécurité dans le coffre d'une banque dont je vous tairai le nom, et où le Président Sandoval pourra les récupérer quand bon lui semblera…

Une colère exacerbée par l'impuissance s'était emparée de Cordal. Il se mit à se débattre dans ses liens en hurlant :

— Je vous ferai payer cela au centuple !... Vous m'entendez, au centuple !... Ces documents, je les aurai... Vous m'entendez ?... Je les aurai, et vous me les remettrez vous-même, sinon...

— Sinon ?... fit Bob, narquois.

— Je vous ferai enlever, pour vous faire connaître les prisons de ma capitale... Je vous ferai torturer longuement, savamment... Si longuement, si savamment que la mort vous paraîtra douce... La *señorita* Sandoval assistera à votre agonie...

Ces menaces tonitruantes, et nullement gratuites, on pouvait en être sûr, ne semblèrent pas émouvoir Morane. Il parla si calmement que la rage du Moustachu ne parut être guère plus qu'une brise voulant renverser une montagne.

— Vous ne tenterez rien contre moi, ni contre Josefina, Cordal, car je compte prendre une assurance contre la vengeance...

Bob se tourna vers Ballantine, auquel il désigna Cordal :

— Conduis ce beau parleur dans l'autre coin de la pièce, Bill... Là, tu le maintiendras solidement, pendant que La Gargouille lui enlèvera ses liens...

Le géant obéit et, tandis que de sa poigne d'Hercule il maintenait Cordal par le cou, La Gargouille, sans chercher à comprendre, s'empressa de dénouer les entraves du misérable. Quand ce fut fait, Bob commanda à nouveau :

— Maintenant, enlève-lui ses souliers, La Gargouille...

Cordal tenta bien de se débattre, de décocher des ruades, mais Bill, qui continuait à le tenir par la nuque, opéra une traction vers le haut, et le prisonnier, de peur d'avoir les vertèbres cervicales brisées, fut obligé de se tenir tranquille.

Pendant que La Gargouille déchaussait Cordal, Bob Morane sortait posément un petit appareil photographique de sa poche, ainsi qu'un minuscule flash électronique, et les mettait en batterie.

L'un après l'autre, les souliers du Moustachu avaient volé à travers le bureau.

— À présent, le pantalon ! lança Morane.

Cette fois, Cordal se débattit si bien qu'il faillit échapper à la poigne de Ballantine, mais le colosse réussit néanmoins à le maîtriser. Pourtant, il fallut que La Gargouille se fasse aider par les deux autres clochards qui, toujours sans chercher à comprendre, exécutaient l'ordre de Morane. Pendant ce temps, et sans que Fausto Cordal s'en aperçoive, occupé qu'il était à se défendre, Bob jetait sur le plancher des punaises qu'il tirait par poignées de sa poche.

Finalement, après plusieurs minutes de lutte, et aidés par la poigne de Bill Ballantine, La Gargouille et ses deux compagnons, finirent par triompher, et le pantalon alla rejoindre les souliers à l'autre bout de la pièce.

Riant aux larmes de cette opération dans laquelle ils ne voyaient qu'une bonne blague, les trois clochards s'écartèrent, laissant Cordal en train de gigoter, à la façon d'un gros poisson pris à la ligne, au bout du bras herculéen de Ballantine.

— Je regrette, *señor* Cordal, fit Morane, de devoir vous obliger à vous montrer dans cette tenue… euh… un peu sommaire, devant une dame, mais notre sécurité l'exige…

Il faut dire que le Moustachu n'avait guère fière allure avec sa chemise qui, lui tombant au-dessus des genoux, faisait comme un kilt fort peu élégant, laissant à découvert une partie de ses jambes velues et légèrement cagneuses, jusqu'aux chaussettes retenues par des jarretelles couleur bleu ciel.

— Comme je vous l'ai dit, fit encore Morane, il me faut prendre une assurance contre la vengeance…

Lentement, il porta l'appareil photographique à hauteur de son visage, le braqua sur Cordal, visa et pressa le déclencheur. L'éclat bref et aveuglant du flash illumina la pièce.

— Et voilà, c'est dans la boîte, ironisa Bob, tout en réarmant rapidement l'appareil.

L'éclair du flash semblait avoir poussé Cordal hors de lui-même, car il se mit à hurler, tout en se débattant tel un forcené :

— Non, pas ça !… Cette photo !… Je veux cette photo !…

Il fit si bien qu'il réussit à échapper à Ballantine ou plutôt qu'il crut réussir à lui échapper, car tout se déroulait suivant un plan établi d'avance par les deux amis.

Aussitôt libéré de l'étreinte du colosse, Cordal se précipita dans la direction de Bob, en criant.

— Donnez-moi cet appareil !... Vous m'entendez ?... Donnez-moi cet appareil !...

Mais, pour attendre Morane, il dut traverser l'espace semé de punaises, et ses pieds déchaussés firent aussitôt connaissance avec les pointes acérées. Il se mit alors à danser sur place en poussant des cris de douleur. Alors, calmement, Bob Morane déclencha à nouveau son flash, prenant sans doute ainsi le plus bel instantané de son existence.

* * *

— Qu'allez-vous faire de ces photos ? interrogea Cordal.

Le scélérat, auquel on avait permis de réparer le désordre de sa toilette, était à nouveau immobilisé par Ballantine.

— Je crois, répondit Bob, que ce serait là de beaux documents à publier. Les journaux à sensations du monde entier se les arracheraient... Le Président Fausto Cordal, l'homme qui veut mettre toute l'Amérique latine sous sa coupe, dansant en bannière la plus grotesque des gigues ! Il y aurait moyen de se faire pas mal d'argent avec des photos pareilles...

Sous la lumière du grand lustre – on n'avait pas ouvert les tentures malgré le jour du dehors – sous la lumière du grand lustre donc, le visage d'habitude olivâtre de Fausto Cordal devint blafard.

— Publier ces photos ? fit-il d'une voix lourde de désespoir. Vous ne feriez pas ça, *señor* Morane ?

Bob ne répondit pas tout de suite, un peu comme s'il voulait laisser son interlocuteur macérer dans l'inquiétude.

— Vous ne feriez pas ça ? insista le Moustachu. Vous ne feriez pas ça ?...

— Cela dépend de vous, dit finalement Bob.

— De moi ? s'étonna Cordal.

— Oui, de vous... Je vous ai dit tout à l'heure qu'en prenant ces photos je m'assurais, ainsi que Josefina et Bill, contre votre vengeance... Car vous possédez un défaut connu de tous, *señor* Cordal : l'orgueil. Et s'il y a une chose que vous redoutez plus

que la mort, c'est de voir votre photo, dans les poses grotesques que je vous ai fait prendre, paraître dans la grande presse mondiale. Non seulement votre vanité en serait gravement atteinte mais, en outre, et surtout, votre avenir politique – pour peu que vous en ayez un – se verrait à jamais compromis car, vous devez le savoir, rien n'est aussi mortel pour les hommes d'État, que le ridicule… Voilà donc ce que je me propose de faire. Pour l'instant, je ne ferai pas publier ces photos, mais les reproduirai à quatre exemplaires au moins. Chaque jeu sera mis sous enveloppe et chacun d'entre eux confié à un coffre de banque, à un notaire, à mon homme d'affaires et à un de mes amis qui dirige une grande agence de presse. Si je venais à mourir, ces enveloppes devraient être ouvertes et les photos publiées. Au cas où il arriverait quelque chose à la *señorita* Sandoval ou à Bill, je veillerai moi-même à cette publication…

Une expression d'effroi tordit soudain les traits de Cordal.

— Et si vous mourez sans que j'en sois responsable, demanda-t-il avec inquiétude, que se passerait-il ?… Avec la vie dangereuse que vous menez, un accident peut vous arriver à tout moment.

Bob haussa les épaules.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? dit-il. De toute façon, les photos seraient publiées, et vous sombreriez dans le ridicule… Ce sera comme une épée de Damoclès qui vous restera suspendue au-dessus de la tête… Tout ce qui vous reste à faire désormais, c'est prier pour qu'il ne m'arrive rien…

Cette fois, le Moustachu ne répondit rien, ne demanda aucune précision. Il se contenta de baisser la tête, et Bob comprit qu'il était définitivement vaincu ; que la menace de voir publier des photos où il apparaissait en des poses grotesques lui était intolérable, que son orgueil le faisait se cabrer à une telle idée.

— Nous allons vous laisser enfermés, vos complices et vous, dans cette pièce, continua Morane, s'adressant toujours à Cordal. Quand vous aurez réussi à libérer, nous aurons quitté la maison…

Se tournant vers Ballantine, Bob commanda :

— Lâche-le, Bill…

D’une poussée, le colosse envoya Fausto Cordal s’affaler dans un fauteuil, où il demeura presque immobile, les mâchoires serrées, les yeux brillants de colère contenue. Mais Bob n’en avait cure ; il savait que le scélérat était à présent comme une vipère à laquelle on a arraché les crochets à venin : malgré son désir de mordre, il en était incapable.

Montrant, d’un mouvement de tête, la porte à ses compagnons, Bob fit doucement :

— Sortez à présent, mes amis…

Josefina, Ballantine, la Gargouille et les deux clochards quittèrent la pièce, pendant que Morane braquait un automatique sur Cordal, qui était le seul des trois prisonniers à ne pas être ligoté.

— *Adios*, *señor* Cordal… Il est fort possible que nous n’ayons jamais la malchance de nous revoir…

Le Moustachu haussa les épaules et eut une grimace qui voulait se faire passer pour un sourire.

— Qui sait, *señor* Morane ?… Il n’y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas…

— Je sais, fit Bob avec indifférence. Et puis, après tout, pourquoi ne nous reverrions-nous pas ? Peut-être aurais-je encore l’occasion de prendre de jolies photos… Car, vous vous en êtes sans doute aperçu, j’aime beaucoup les jolies photos…

On eût dit qu’il suffisait de prononcer ce mot « photo » pour plonger aussitôt Cordal dans des abîmes d’anxiété, car il baissa la tête.

À reculons, Morane sortit de la pièce mais, avant de refermer la porte sur lui, il lança encore :

— Un dernier mot, *señor* Cordal : je vous donne vingt-quatre heures pour quitter le pays. Passé ce laps de temps, j’avertirai le 2e Bureau, où je possède d’excellents amis…

Il avait gagné le corridor et il referma la porte sur lui. Il glissa dans la serrure la clef qu’il avait prise à l’intérieur et donna un tour.

— Le temps qu’ils enfoncent la porte, fit-il joyeusement à l’adresse de ses compagnons, et nous serons attablés devant un café crème et des croissants… Beaucoup de croissants, car Bill et moi avons à peine mangé depuis vingt-quatre heures, et nous

nous sentons d'un appétit à dévorer une pyramide d'Égypte sans boire une seule gorgée… N'est-ce pas, Bill ?

L'Écossais approuva, mais en formulant des restrictions.

— Pour ce qui est d'avoir faim, je suis d'accord avec vous, commandant. Pourtant, en ce qui concerne la boisson, rien à faire. Pyramide d'Égypte ou non, je me sens le gosier aussi sec qu'une éponge abandonnée dans un désert depuis l'invention de la lampe à huile…

# Chapitre XIII

Il existe dans le quartier des halles de nombreux petits bistrots restant ouverts à toute heure du jour et de la nuit, pour permettre aux travailleurs et aux mandataires de se restaurer et de s'abreuver.

Ce fut dans un de ces établissements que Bob Morane, Josefina Sandoval et Bill Ballantine se retrouvèrent, une demi-heure après les événements qui précèdent, en compagnie de La Gargouille et de ses deux compagnons du trimard. En tout autre endroit, on aurait peut-être été choqué par cette étrange réunion, mais les vêtements de Morane et de Ballantine avaient pas mal souffert au cours des dernières vingt-quatre heures et ressemblaient plus à des hardes qu'à autre chose. En outre, leur barbe d'un jour leur conférait des mines plutôt patibulaires, ou presque. Seule, Fina, en dépit de ses vêtements un peu fripés, ne réussissait pas à ne pas paraître élégante – cela lui eût été sans doute impossible – et elle détonnait un peu dans cette compagnie. Pourtant, on en avait vu d'autres dans le quartier des halles où, depuis longtemps, on ne s'étonnait plus de rien.

Bob Morane avala la dernière bouchée de son croissant – c'était le douzième qu'il dévorait –, but une gorgée de café par-dessus et se détendit béatement sur la banquette, où il était assis en compagnie de Bill et de Josefina, qui se trouvait entre les deux amis.

— Ouf ! fit Bob. On se sent mieux l'estomac lesté, même si ce n'est pas de caviar et d'ortolans. Fausto Cordal et ses bandits ont été réduits à l'impuissance et nous les avons laissés aussi honteux que des renards qu'une poule aurait pris…

— Ça on peut dire, s'exclama La Gargouille, qu'vous les avez drôlement possédés avec vot' coup des photos ! L'a eu l'bec cloué, l'Cordal, et aussi sec… Quand mes potes et moi on l'a vu danser sans son grimpant, on a bien failli s'faire éclater la rate… Du cirque, pas à dire…

— Oui, reconnut Morane, mon petit plan a réussi au-delà de toute espérance… N'empêche, La Gargouille, que sans vous et vos copains, il n'y avait rien de fait…

La Gargouille ne parut pas comprendre.

— Rien de fait ? dit-il. Qu'est-ce que mes potes et moi on a à voir avec l'coup des photos ?

— Vous avez quelque chose à y voir, assura Morane, du moins indirectement… Si vous ne m'aviez tiré de cette maudite péniche, tout se serait terminé par quelques bonnes gorgées d'eau de la Seine, que j'aurais avalées…

— Ça c'est vrai, approuva Ballantine, surtout avec ce satané pneu qui m'a lâché au mauvais moment, et ce cric qui brillait par son absence…

— Bah ! fit La Gargouille avec un haussement d'épaules, tout ça c'est parce qu'on a eu l'pot d'êt' là au moment où qu'vous aviez b'soin d'nous, monsieur Morane… J'vous l'dis : juste un coup d'pot…

Bob connaissait assez La Gargouille et ses semblables pour savoir qu'ils avaient leur honneur et que, s'il leur devait la vie, il lui était cependant difficile de leur offrir un dédommagement sans risquer de froisser leur susceptibilité.

Pendant un moment, il s'interrogea, se demandant comment il allait pouvoir prouver sa reconnaissance aux trois clochards autrement que par des mots.

Soudain, il eut une inspiration et se mit à jouer une petite comédie. Il se tâta la poitrine, à hauteur de la poche intérieure gauche, disant à mi-voix, comme pour lui-même :

— Tiens qu'est-ce que c'est que ça ?

Rapidement, il se fouilla et tira une épaisse liasse de billets de banque, qu'il considéra curieusement, comme s'il se demandait quelle était la provenance de cet argent, alors qu'il n'en ignorait rien et qu'il savait en outre que la liasse contenait cinq cent mille francs.

Puis, tout à coup, il parut se souvenir et éclata de rire.

— J'y suis !… L'argent du Moustachu !…

— L'argent du Moustachu ? interrogea Ballantine qui, réellement, ne comprenait pas.

— Oui, expliqua Bob. Quand Cordal, feignant de me prendre pour Dominique, me confia la mission d'enlever Fina, il me donna cet argent pour mieux me mettre en confiance et camoufler le mauvais tour qu'il s'apprêtait à me jouer. J'ai empoché les billets sans plus y songer après, et Cordal n'y a pas pensé davantage…

Il fit sauter la liasse au creux de sa main, en demandant :

— Que vais-je bien pouvoir faire de cet argent ? Le renvoyer à Cordal ?

— Ça me ferait mal, commandant ! s'exclama Ballantine, qui commençait à comprendre où voulait en venir son ami. Plutôt les brûler…

— Ou les envoyer à l'Armée du Salut, compléta Morane. À moins que La Gargouille n'en ait l'emploi pour ses bonnes œuvres…

La Gargouille sursauta et son visage aux traits ingrats prit soudain une expression tendue, comme si on l'avait giflé.

— Monsieur Morane, commença-t-il, je ne…

Il s'interrompit et ses regards se firent soupçonneux.

— Êtes-vous bien sûr qu'ce fric vous vienne du Moustachu ?

Bob fronça le sourcil avec sévérité.

— Personne n'a jamais mis ma parole en doute, La Gargouille…

— Je sais bien, monsieur Morane, aussi je m'gardrai bien… Si tout c't'argent vient bien du Moustachu, pas d'raison qu'on s'gêne… C'est d'la récupération, comme on dit… Et puis, Noël c'est plus bien loin, et un p'tit sapin…

— Avec un flacon de rouge pendant à chaque branche, avec du pain et du saucisson pour tous les copains, enchaîna Morane, ça ne ferait pas si mal dans le décor, hein, La Gargouille ?

Le clochard cligna de l'œil et empocha l'argent que Bob lui tendait.

— Tout juste, monsieur Morane, tout juste…

Bob se sentit soulagé, heureux. Au moins, l'argent de Fausto Cordal servirait pour une fois, à autre chose qu'à payer des assassins.

— À présent, dit-il, tout ce qui nous reste à faire, c'est trouver un laboratoire ouvert pour y faire développer les photos en

service urgent. Ensuite, nous nous rendrons dans une banque pour y mettre ces photos en sécurité, en même temps que les documents…

— Et si nous allions nous raser d'abord ? fit Ballantine. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous ne sommes pas très… présentables…

— Nous nous raserons plus tard, Bill, trancha Morane. Le plus pressé est de mettre photos et documents en sûreté… à moins qu'avec nos vêtements fripés et nos joues couvertes de broussaille, nous ne fassions honte à Fina…

Tour à tour, la jeune fille posa les regards de ses beaux yeux noirs sur Morane et sur Ballantine, puis elle glissa un bras sous celui de chacun d'entre eux, et elle sourit, en disant :

— Jamais je ne serai honteuse de vous, mes amis, même si vous aviez des vêtements en toile de sac et si des araignées vous nichaient dans la barbe.

Ces dernières paroles remplirent Bob Morane de reconnaissance : il se souvenait que Fina, justement, avait une peur bleue des araignées…

FIN




# LES COURS DES MIRACLES

Jusqu'au XVII^e siècle, les cours des miracles étaient nombreuses à Paris. On nommait ainsi des quartiers mal famés, où la police ne pénétrait jamais et qui servaient de refuge aux voleurs, assassins, mendiants et faux estropiés dont regorgeait alors la capitale. À la nuit tombée, ces faux infirmes regagnaient l'abri sur des ruelles tortueuses où quelques hommes auraient pu tenir tête à une armée et où le guet vigilant mais prudent, ne se risquait jamais. Alors, les aveugles se mettaient à voir, les culs-de-jatte à marcher sur deux bonnes jambes et les manchots à lancer les dés des deux mains. Ainsi, chaque soir, ces quartiers assistaient à autant de miracles d'où le nom de « cours des miracles » qu'on leur donna.

Il y avait ainsi la cour du Roi-François, la cour Sainte-Catherine, la cour de la Jussienne, la cour des Miracles des rue du Bac et de la rue de Reuilly, celle des rues de la Petite et de la Grande Truanderie, des Mauvais Garçons et des Francs Bourgeois, dont les noms sont suffisamment évocateurs.

Mais le plus célèbre de ces repaires à brigands était celui dit de la rue Neuve-Saint-Sauveur, nom que portait alors l'actuelle rue du Nil.

Née au XIIIe siècle, cette Cour des Miracles jouissait du droit d'asile. Ce droit provenait-il de privilèges spéciaux accordés jadis à la corporation de l'argot, ou seulement de la tolérance des prévôts de Paris ? Il serait difficile de le dire. Ce qui est certain c'est que, les rares fois où les soldats du guet furent forcés d'y pénétrer, ils ne le firent qu'avec répugnance.

En pareil cas, que l'invasion des gens du roi eût lieu de jour ou de nuit, le cri d'un truand veilleur, répercuté par tous les échos, donnait toujours l'alerte. Que faire alors ? S'enfoncer dans ce dédale, s'y prendre comme dans une toile d'araignée gigantesque ? Le guet fidèle à sa réputation pacifique, préférait regagner ses quartiers.

L'aspect de la Cour des Miracles durant le jour n'était pas le même que durant la nuit. Le jour, silence profond ; la nuit, vacarme infernal. La Cour des Miracles était, on l'a dit, le repaire de tout ce que Paris recelait de gueux. Faux aveugles, faux boiteux, lépreux parfaitement sains mais horribles à voir, bateleurs, etc. Tout ce monde, le jour venu, se répandait dans la ville et ne rentrait que le soir. Alors, c'était une ripaille effrénée, car le principe de ces gueux était de ne rien laisser pour le lendemain.

À côté de ces orgies sans nom, il faut signaler d'étranges contradictions. Les argotiers, ou truands, avaient volé à l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs une statue de pierre représentant le Père Éternel, et l'avaient érigée dans une niche, sur la place principale du quartier, où elle était l'objet d'une grande vénération.

Les truands se reconnaissaient en outre une véritable hiérarchie. On distinguait parmi eux trois catégories principales : les capons, ou voleurs ; les francs-mitous, ou mendiants ; et les rifodés, ou vagabonds. Un roi les commandait, auquel on donnait le nom de Ragot, ou encore de Grand Coësre et qui, chaque soir, recevait un pourcentage sur les recettes de la journée.

Ce fut en 1656 que Louis XIV décida la destruction de cette Cour des Miracles, déjà fort déchue à cette époque. Une véritable armée de commissaires et d'archers l'envahit et toute la pègre qui la peuplait fut passée au crible et mendiants,

infirmes, vrais ou faux, voleurs furent triés et envoyés soit en prison, soit à l'hôpital. La Cour des Miracles avait définitivement vécu.

*Achevé d'imprimer sur les presses de*
**BLACK and WHITE Printing s.a.**
*en mars 1999*
217, Grand'Route – 1428 Lillois-Witterzee (Belgique)
Tél. (+32 2) 384 38 40 – Fax (+32 2) 384 98 78